

NOTICES
BIBLIOGRAPHIQUES

DIVERSES,

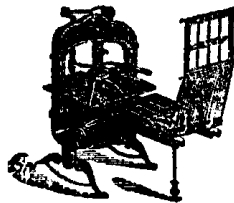
RELATIVES A DES MANUSCRITS CONSERVÉS DANS DES BIBLIOTHÈQUES
PUBLIQUES OU PRIVÉES DE LUXEMBOURG,

PAR

LE D^r A. NAMUR,

PROFESSEUR-BIBLIOTHÉCAIRE A L'ATHÉNÉE DE LUXEMBOURG

I



BRUXELLES,

F. HEUSSNER. LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE.

PLACE SAINTE-GUDULE.

—
1860

Extrait des tomes XV et XVI du Bulletin du Bibliophile belge.

Tiré à 50 exemplaires.

I

Horarium de la seconde moitié du xv^e siècle, de la bibliothèque de M. le professeur ENGLING, président de la Société archéologique du grand-duché de Luxembourg.

L'époque Capétienne, appelée aussi en diplomatique *ludovicienne*, est l'époque des plus riches manuscrits ; c'est celle où se perfectionna surtout l'art de les orner, où, à l'imitation du célèbre psautier de saint Louis, on composa, surtout en France, de beaux livres, dans lesquels le pinceau du miniaturiste, s'unissant à la plume du calligraphe, produisit des chefs-d'œuvre qui seront éternellement des sujets d'études de plus d'un genre.

Les ducs d'Orléans-Valois, d'Anjou, de Berry, princes de la race royale, déployèrent une magnificence digne de leur origine. Les manuscrits exécutés pour ces hauts personnages méritent d'être cités parmi les plus rares ouvrages littéraires et scientifiques de leur temps. La bibliothèque impériale de Paris a recueilli les plus précieux de ces ouvrages.

Dans les Pays-Bas on ne resta pas en arrière sous ce rapport. Les ducs de Bourgogne, qui y régnaient pendant le xv^e siècle, firent de grandes dépenses pour favoriser les arts et les lettres.

Les plus importantes chroniques, les plus recommandables historiens alors connus, Froissart, Monstrelet et bien d'autres furent magnifiquement transcrits et accompagnés de superbes miniatures (1).

L'écriture capétienne ou ludovicienne, qui n'est autre chose que la caroline ou romaine renouvelée, modifiée sous certains rapports, avait atteint dans la seconde moitié du xv^e siècle son plus haut degré de perfectionnement. Plus tard, elle se déforma de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle devint presque illisible au xvi^e siècle.

Sous le rapport de la calligraphie et des ornements, le *Horarium* de M. Engling peut être sans contredit mis à un des premiers rangs parmi les chefs-d'œuvre du xv^e siècle. Il en est moins ainsi pour les miniatures, qui, le plus souvent, manquent de goût et de dessin.

Le miniaturiste n'a pas travaillé sous l'influence des écoles italiennes, qui, à cette époque, ont eu sur les artistes de plusieurs contrées de la France, une influence si salutaire.

Il m'est agréable, et il ne me paraît pas sans intérêt, d'enrichir d'un bel exemplaire les catalogues bibliographiques de cette époque, en faisant la description détaillée de l'exemplaire qui m'a été confié.

C'est un volume petit in-8°, écrit sur un beau vélin et comprenant 95 feuillets non numérotés et 5 feuillets laissés en blanc à la fin du livre. Les 6 premiers contiennent un calendrier en lettres capétiennes plus petites que celles du *Horarium*, écrites en encre noire et rouge.

Il commence par les mots : Janvier a xxxi jours. Les jours de la semaine sont marqués par les lettres a, b, c, d, e, f, g. La première, pour indiquer le dimanche, est un A majuscule en or sur un fond variant de rouge et de bleu. Saint Bernardin, mort en 1444, est le saint de l'époque la plus rapprochée de nous, qui figure dans ce calendrier. On peut en déduire que l'ouvrage lui-même n'est pas antérieur à cette époque.

(1) Moyen âge et Renaissance, par Lacroix et Seré, t. II.

Le *Horarium* commence au 7^e feuillet. Du commencement à la fin il est écrit en minuscules capétiennes, assez grandes, admirablement exécutées. Les en-têtes des différentes prières sont en encre rouge, le reste en encre noire. Les chapitres commencent par des majuscules dorées sur fond rouge ou bleu, ornementées, de différentes grandeurs. Les plus belles sont les majuscules anthophylloïdes plus grandes, qu'on trouve comme initiales de *Deus* et de quelques autres mots.

Plusieurs pages ont un encadrement partiel représentant des arabesques soigneusement exécutées. On trouve ces encadrements au nombre de neuf sur les feuillets 4, 13, 20, 23, 27, 29, 51, 55 et 81.

L'ouvrage est orné de cinq miniatures qui occupent toute la page, savoir :

1^o L'Annonciation. L'ange Gabriel devant la sainte Vierge assise sous un dais et occupée à lire. Au bas, sur une bande transversale, on lit : *Domine labra mea aperies et os meū annunciabit laudē*. Dans la frise de l'encadrement on lit en majuscules de l'époque les mots : *Ave Maria gracia*.

Cette inscription de la frise n'est pas à négliger pour la fixation de la date de l'ouvrage. Parmi les usages singuliers de la fin du xv^e siècle, en France, en Italie et en Flandre, nous trouvons mentionné celui d'inscrire dans les frises et aussi sur les draperies, soit des mots du Coran, soit des mots latins du rituel. Lacroix cite comme exemple le missel du roi René II.

2^o En regard du chapitre intitulé : « Les heures de la Croix, » un Christ en croix, des deux côtés saint Jean et la sainte Vierge.

Sur une bande transversale : *domine labia mea aperies et os meū annunciabit laudē tuā Deus ī ad*.

3^o Apparition du Saint Esprit à deux groupes agenouillés.

Sur une bande transversale : heures du Saint Esprit à matines. Ces mots en encre rouge, puis en encre noire : *Domine labra mea aperies*, etc.

4^o Dans le texte des sept psaumes de pénitence, une miniature représentant David en costume de chevalier du xv^e siècle, à genoux, les mains jointes, en prière ; dans le ciel lui apparaît le Seigneur en costume de pape.

Sur une bande transversale, on lit sur trois lignes :

Domine ne in furore tuo
arguas me necq. in ira
tua corripias me misē.

Au-dessous de la bandelette, à terre, la harpe de David.

Le costume de David est assez singulier ; le miniaturiste a-t-il voulu représenter, dans la personne de David, le seigneur pour lequel le livre a été fait ? ou bien n'est-ce qu'une idée anachronique de l'artiste, sans allusion aucune ? Je crois devoir admettre cette dernière hypothèse.

5° A l'occasion des vigiles des morts, un tableau représentant la mort, dépourvue d'organes sexuels, qui conduit à la main une dame en costume du xv^e siècle, à longue robe bleue avec tunique d'or.

Au bas sur la bandelette transversale :

In manu tua dn̄e oēs fines tr. ps.
Venite exultemus Domino jubilemus
Deo Salutari nostro.

Il n'est pas sans intérêt de connaître les prières renfermées dans ce volume ; leur indication peut servir à faire connaître la destination du livre et sa provenance. Voici les en-têtes de ces pièces :

- 1° Initium sancti evangelii sēdm Johannē.
- 2° Sequentia sancti evangelii secūdū Lucā.
- 3° Hore beate Marie virginis *secūdū usū lugdū* ad matutinas.
- 4° Canticum sanctorum Ambrosii et Augustini.
- 5° Les heures de la croix à matines.
- 6° Les heures du Saint Esperit à matines.
- 7° Sensuivent les sept psaumes penitenciales.
- 8° Litanie de tous les saints.
- 9° Les vigiles des morts à matines.

Le n° 3, hore beate Marie virginis *secūdū usū lugdū*, c'est-à-dire *secundum usum lugdunensem*, mérite surtout une attention particulière. Il semble indiquer que le livre a été fait dans, ou du moins, pour le diocèse de Lyon.

D'un autre côté, le texte français de plusieurs titres, le genre des prières qui ne sont qu'hebdomadaires, dit M. Engling, font supposer qu'il a servi à l'usage d'un couvent de femmes. Ceci, du reste, ressort encore de la composition des miniatures qui accom-

pagnent quelques-unes des prières. Les femmes y prédominent et y jouent un grand rôle.

Il ne me reste plus à parler que des lignes sur lesquelles le texte est inscrit et le genre de ponctuation usité dans le livre. Le tout est écrit sur des lignes rouges avec une marge des deux côtés.

« Les lignes tracées pour la droiture de l'écriture ne sont pas à négliger, dit Dom de Vaines, dans son Dictionnaire raisonné de diplomatique ; lorsqu'elles sont en rouge elles ne conviennent qu'aux plus bas temps. » Or, ces plus bas temps sont ceux qui sont les plus rapprochés de l'invention de l'art typographique, par conséquent, la seconde moitié du xv^e siècle.

Quant à la ponctuation, on peut remarquer que chaque nouvelle phrase commence, sans qu'il y ait alinéa, par une lettre plus grande, une majuscule ornementée en or sur fond bleu ou rouge. Les autres marques de ponctuation sont rares ; on ne rencontre que çà et là deux points, ou un point placé au milieu de l'espace occupé par les lettres.

Sur le verso du dernier feuillet se trouve uné conjecture de M. le professeur Engling sur la date du livre. Elle est conçue en ces termes : « L. S. Quum S^{ti} Bernardini qui anno salutis 1444 obiit, omnium calendario præfixo insertorum festum sit recentissimum nec aliud eujuspiam sancti qui posterius vixerit inclusum, quumque jam circa annum 1470 pulcherrima biblia typographice ederentur, ita quidem ut concipi nequeat cur eo tempore tanta adhuc arte curaque manuscripta exararentur, inde verosimillimum fit præsens horarium confectum fuisse annum 1450 inter et 1470.

« Marienhof, 5 octobris 1859.

« ENGLING. »

Une autre note collée sur la couverture et écrite par M. Goergen, curé à Roeser, grand-duché de Luxembourg, qui a donné ce livre à M. Engling, nous apprend qu'il s'était trouvé en dernier lieu dans la succession de feu M. François, de son vivant curé à Holsem. Voilà tout ce qu'on sait de la provenance du volume.

Il semble résulter de tout ce qui précède, que le précieux horarium de M. Engling date de la seconde moitié du xv^e siècle, qu'il a été écrit dans, ou du moins pour le diocèse de Lyon et qu'il a servi à l'usage d'un couvent de femmes de ce diocèse.

II

Bréviaire à l'usage du chapitre de Verdun, écrit en 1480, par le frère JEAN PIERRE DE HAUTE-VILLE (de Alta-villa), dédié au R. P. JEAN (nom effacé), DE BAR-SUR-AUBE.

Bibl. de la Société archéologique de Luxembourg. — Legs de M^{me} V^e SCHEFFER.

C'est un gros volume, petit in-8° de 436 feuillets non numérotés, sur vélin d'un blanc très-bien conservé, relié et haut de 0^m,16 sur 0^m,40 de large.

Il se compose de quatre parties, savoir : 1° un calendrier ; 2° des psaumes avec antiphones ; 3° l'office diurne et nocturne, ou les heures ; 4° l'office des saints pour toute l'année.

D'après une note, ajoutée en forme de conclusion, à la fin de la troisième partie (1), le manuscrit fut terminé jusque-là le 3 mai 1480,

(1) Voici cette note : *Salus honor, virtus, glia Deo patri et filio... de breviario finito per meū frā Johā Petri M. de alta villa anno Dei MCCCCLXXX et die III*

par le frère Jean de Haute-Ville (de Alta-villa), et dédié au R. P. Jean (nom illisible) de Bar sur Aube. Il passa dans la suite :

1° Au R. P. Gérard Gerbillon, doyen de l'église cathédrale de Verdun ;

2° A Pierre Chenet, archidiaque et prévôt de la même église ;

3° A Jean Gerbillon, procureur général et échevin de la ville libre de Verdun : ce fut en 1612, suivant la note, inscrite au premier feuillet.

Enfin, l'an 1792, quand la déportation des prêtres non-assermentés fut décrétée, un prêtre de Verdun, en voie de quitter la France, pour se rendre dans le pays de Luxembourg, fit cadeau de ce livre à M. Mathurin Henry, à Longwy, département de la Moselle ; de ce dernier il passa successivement à M. Albert Henry, son fils, conservateur des hypothèques dans le département de l'Orne ; à sa veuve M^{me} Henry : à M^{me} veuve Scheffer, née Scyler, qui comprit ce précieux document dans le petit musée qu'elle légua généreusement, à sa mort, avec sa riche collection de monnaies, au musée de la Société archéologique du grand-duché de Luxembourg.

Ce précieux manuscrit est sous plus d'un rapport digne de fixer l'attention des bibliophiles et des bibliologues, d'autant plus que la date de l'ouvrage et le nom de son auteur ne sont assujettis à aucun doute.

Il est possible qu'il n'ait été conservé jusqu'à ce jour que comme objet de curiosité, sans jamais avoir été soumis à un examen scientifique, qui eût permis d'en faire apprécier la véritable valeur artistique et littéraire.

Comme, sous le rapport des miniatures et des ornements, il peut à juste titre être compté parmi les rares souvenirs de cette espèce provenant du xv^e siècle, je vais entrer dans tous les détails qui peuvent servir à le faire connaître.

a. Le Calendrier comprend 6 feuillets. Il est écrit sur des lignes rouges, en minuscules ludovicennes rouges et noires, de plus petites proportions que celles des autres parties, qui constituent le corps de l'ouvrage. Les jours de la semaine sont désignés par les lettres, a, b,

mēs maii ad usū venāt (vencranter) p̄r fr̄ (profert) Joh. (nom effacé) Bassi
S^r Alta.

c, d, e, f, g. La première, qui marque le dimanche, est en encre rouge. Comme la date du manuscrit est constatée par l'inscription mentionnée ci-dessus, il est inutile de nous arrêter plus longtemps sur les noms des saints qui figurent dans le calendrier.

b. Des psaumes avec antiphones. Cette seconde partie comprend 71 feuillets, écrits en caractères noirs de l'époque ludovicienne, à doubles colonnes et en lignes très-serrées. Les textes et les rubriques sont en latin.

Cette partie ne comprend que quelques lettres ornementées. Ce sont des majuscules colorées (le bleu et le rouge dominant), dans l'intérieur desquelles on voit des bouquets de fleurs différemment composés. Les nouvelles phrases commencent généralement par des majuscules plus petites, bleues ou rouges. Les rares alinéas ne sont ni rentrants ni saillants, mais régulièrement alignés.

c. Après un intervalle d'un feuillet blanc vient l'office diurne et nocturne. Il est écrit de la même main; mêmes caractères paléographiques, que dans la partie qui précède; il comprend 195 feuillets non numérotés.

Sur le recto du premier feuillet, il y a des ornements et une miniature, qui peuvent être considérées comme des chefs-d'œuvre de l'époque. Sur une bande d'or, faisant encadrement, on remarque au milieu d'élégantes arabesques des fleurs et des fruits: les couleurs vives et parfaitement conservées nous rappellent la nature même avec toute sa fraîcheur et son éclat.

Une jolie miniature, formant médaillon, occupe la moitié à peu près de la première colonne. Dans l'intérieur d'une salle dallée, à tapisserie rouge, fleuronée d'or et à ciel bleu, saint François d'Assises, debout devant cinq de ses disciples, assis devant lui, et comme lui en costume de moines de son ordre. Dans le ciel une croix ailée représentant la stigmatisation du saint qui est rappelée de même par les stigmates qu'il porte aux mains et au corps. C'est un beau travail, l'expression des figures surtout est admirable.

Au-dessous de la miniature commence le texte par une lettre capitale bleue, sur fond rouge, rehaussé d'or. Même main, même écriture, que dans les parties qui précèdent. On trouve encore par-ci par-là, des majuscules ornementées, dans le genre de la première qui commence le texte.

Sur le dernier feuillet se trouve écrite, en caractères rouges, la note transcrite ci-dessus, qui nous fait connaître et la date de l'ouvrage et le nom de l'artiste qui en est l'auteur.

d. Presque un feuillet blanc sépare cette quatrième partie de la précédente. Elle renferme l'office des saints pour toute l'année et comprend 210 feuillets non numérotés.

Le premier feuillet est également richement ornementé au recto. Un encadrement, tout à fait analogue à celui que j'ai décrit plus haut, entoure le texte, qui est écrit comme tout le reste, en deux colonnes. La première colonne commence par le titre, écrit en lettres rouges et conçu en ces termes : *Incipiunt festivitates sanctōr per annū... et primo in die sci saturnini martiris.* — Au-dessous, dans une jolie miniature en médaillon, à fond bleu, encadré d'or, la sainte Vierge, portant l'enfant Jésus, à ses côtés une autre sainte, portant dans la main droite des tenailles, dans la gauche une longue palme, probablement sainte Agathe.

Cette peinture, comme la précédente, est fort intéressante pour l'étude de l'histoire de la peinture du moyen âge.

Au-dessous de cette miniature commence le texte par une capitale coloriée, dans le genre de celles qu'on retrouve à différentes pages du même ouvrage. Deux de ces lettres se distinguent surtout : l'une, une E capitale, coloriée, dans les branches de laquelle on lit sur deux lignes, en capitales rustiques d'or, les mots : *Ave Maria* ; l'autre une I capitale, bleue sur fond rouge, ornée de quatre oiseaux, disposés deux à deux, des deux côtés de la lettre.

Le livre se termine par 4 feuillets blancs, munis de lignes rouges, à deux colonnes, comme tout l'ouvrage.

Au verso du dernier feuillet on trouve écrit, en caractères noirs de l'époque ludovicienne : *ad Gerardum Gerbillon de... Verdunen. — Oro de sancto Huberto. Prière latine en douze et demie demi-lignes.*

Reliure du livre. Le livre, relié élégamment, doré sur tranches, a des couvercles composés de deux tablettes de bois, recouvertes de cuir ornementé, et le tout recouvert en velours rouge. Cette dernière enveloppe semble n'avoir été ajoutée que pour mieux conserver le cuir et les ornements en relief.

Toutes les fois que la date d'un manuscrit n'est pas précisément

indiquée, nous nous attachons à bien en examiner tous les caractères, qui peuvent nous aider à déterminer plus ou moins approximativement cette date, et quand elle est indiquée, cette date doit nous servir à fixer les caractères de l'époque, à laquelle le manuscrit appartient. Plusieurs exemplaires d'une même époque, comparés de cette manière, pourront nous mettre à même d'établir les règles plus ou moins fixes, qui ont été suivies dans ce genre de travail aux différentes époques du moyen âge.

En résumant dans ce but les résultats de l'examen que je viens de faire du bréviaire qui fait l'objet de cette notice, nous verrons :

1° Que quoique depuis 1470 on ait déjà imprimé en assez grand nombre des livres de ce genre, on a encore continué à en faire transcrire plus tard et à les enrichir d'ornementations et de miniatures ;

2° Que l'écriture ludovicienne a continué d'être en usage, mais que les caractères sont plus petits, plus serrés, et finissent par devenir difficiles à lire par suite des nombreuses abréviations qu'on a adoptées.

3° Que la ponctuation est très-irrégulière ; à peine voyons nous ça et là un point à la fin d'une phrase ;

4° Que la nouvelle phrase commence ordinairement par une majuscule coloriée (bleue ou rouge) ;

5° Que les capitales au commencement des chapitres, sont plus grandes, ornementées et le plus souvent rehaussées d'or ;

6° Que les alinéas sont rares et que s'ils existent, ils sont alignés c'est-à-dire, ni rentrants ni saillants ;

7° Que les majuscules ornementées sont ordinairement des lettres anthophylloïdes. Notre volume ne présente que deux cas exceptionnels, qui sont mentionnés ci-dessus.

Les ornements des encadrements de quelques pages sont composés de fleurs et de fruits artistement arrangés et surtout remarquables par la fraîcheur et la vivacité des couleurs.

Les deux miniatures sont surtout dignes d'être prises en sérieuse considération. Elles sont l'œuvre d'un véritable artiste, et sous ce rapport nous sommes heureux d'avoir enrichi d'un nom sans doute encore peu connu la liste des artistes de cette époque.

Nous savons que pendant la seconde moitié du xv^e siècle, il y eut un perfectionnement réel des arts en France, malgré les troubles qui

agitèrent ce pays et les guerres qu'il eut à soutenir. La peinture prit une large part à ce perfectionnement et vers la fin du siècle cet art eut son apogée, ce que nous prouve entre autres un des plus grands chefs-d'œuvre de ce temps, le célèbre manuscrit connu sous le nom d'heures d'Anne de Bretagne, reine de France. L'exécution de ce manuscrit est fixée à 1499.

Nos miniatures appartiennent donc à cette époque où s'annonçait la grande renaissance qui devait se réaliser au xvi^e siècle. Leur examen est intéressant puisque depuis le xv^e siècle jusqu'au temps de Raphaël on peut suivre les progrès successifs de la peinture en les étudiant sur les miniatures des manuscrits.

Une circonstance qu'il importe encore de relever, c'est que l'artiste à qui est dû notre manuscrit était un frère d'un monastère de Verdun.

Au moyen âge, les corporations monastiques absorbaient presque entièrement la richesse et le pouvoir. Elles seules pouvaient faire exécuter et récompenser tant de chefs-d'œuvre, aujourd'hui trop peu connus, qui font l'orgueil de nos établissements publics.

Au commencement de cette grande époque de notre histoire, les seigneurs étaient absents le plus souvent pour de lointaines expéditions ou occupés en France par des guerres intestines qui leur laissaient peu de loisir et surtout peu d'argent pour encourager les arts et les lettres, tandis que dans les abbayes et les couvents, il y avait des hommes simplement soumis à la règle de l'ordre, des frères qui enrichissaient de magnifiques peintures les livres destinés à leur communauté.

Ces frères calligraphes et enlumineurs continuaient leur besogne même après que, dès le xiii^e siècle, le goût des livres naquit parmi les seigneurs et les souverains et que des artistes laïques existaient en grand nombre, pour exécuter des miniatures du plus grand intérêt. Le précieux manuscrit que nous venons de décrire prouve suffisamment cette assertion.

III

Trois manuscrits des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, donnés à la bibliothèque de l'athénée de Luxembourg par les héritiers de feu M^{me} V^e PONDROM, de Luxembourg.

La bibliothèque de l'Athénée de Luxembourg qui depuis 1850 se compose de l'ancienne bibliothèque de la ville, de celle de l'athénée proprement dite et de celle de la Société archéologique du grand-duché, qui en forme une annexe, possède parmi quelques centaines de vieux manuscrits, des monuments graphiques du VIII^e au XVI^e siècle, dont plusieurs peuvent être comptés parmi les chefs-d'œuvre de ce genre au moyen âge.

De ce nombre sont sans contredit trois livres de dévotion des XIII^e, XIV^e et respectivement XV^e siècles dont, en 1857, M. Joseph Paquet, professeur censeur à l'athénée, fit généreusement don à la bibliothèque tant en son nom qu'en celui des héritiers de feu madame V^e Poudron, de Luxembourg.

ÉVANGÉLIAIRE MONASTIQUE DU XIII^e SIÈCLE.

(LORRAINE.)

Cet évangélaire appartient au XIII^e siècle, à cette époque où l'on continua à ressentir l'influence des croisades et l'heureuse amélioration introduite dans les sciences, les lettres et les arts.

L'Orient avait pour ainsi dire régénéré l'Occident, et l'on doit reconnaître une imitation orientale dans les bizarres figures mêlées aux ornements des capitales et dans l'emploi habituel des belles teintes bleues d'outre-mer. Tout ce que peut inventer l'imagination la plus capricieuse et la plus fantastique se trouve mis en œuvre pour donner aux capitales latines une forme grotesque ou du moins un caractère qui rappelle avant tout les ornements les plus déliés de l'architecture gothique (1).

Cette influence, qui se fit remarquer dès le XII^e siècle, domine presque partout en Europe pendant le XIII^e.

On admire partout les coloris les plus beaux et les plus purs; l'or, appliqué avec une rare habileté et souvent heureusement damasquiné, se détache en relief sur des fonds d'un bleu admirable, qui aujourd'hui encore n'a rien perdu de sa vivacité primitive (2).

L'évangélaire qui fait l'objet de cette notice réunit en grande partie ces caractères. C'est un volume petit in-folio, haut de 0^m,50 sur 0^m,26 de large, de 239 feuillets non numérotés en vélin blanc. Il renferme un recueil d'évangiles pour toute l'année. En commençant l'année religieuse à l'Avent, il parcourt le cycle entier depuis Noël jusqu'à la Toussaint.

D'abord il ne me semble pas sans intérêt pour la liturgie du moyen âge et la fixation de l'époque de notre manuscrit, d'examiner sous ce

(1) Cette mode d'ornementation se fit sentir jusque dans les actes publics, témoin le rouleau mortuaire de saint Vital, daté de 1122, qui est aujourd'hui conservé aux archives nationales de Paris. (Moyen âge et Renaissance, par Lacroix et Seré, t. II.)

(2) Voy. quelques détails relatifs à l'application de l'or dans les manuscrits, au t. I^{er} de notre *Bulletin*, pp. 147-199.

rapport, le contenu du volume. Je me bornerai au commencement du livre qui est relatif à l'Avent.

L'institution de l'Avent, qui selon le révérend père Dom Guéranger remonte à la fin du v^e siècle, a subi sous le rapport liturgique diverses modifications. Il paraît constant que dès les ix^e et x^e siècles le nombre des dimanches précédant Noël, était déjà réduit à quatre. Il en est ainsi dans notre évangélaire.

Cependant dans un manuscrit de la seconde moitié du xiii^e siècle, dit M. Clément Félix, dans sa Liturgie, musique et drame du moyen âge (1) on trouve l'office de cinq dimanches servant de préparation à l'avènement de Jésus-Christ. Ce sont les quatre dimanches dont les introïts coïncident avec ceux de la liturgie romaine et qui sont disposés dans l'ordre suivant : pour le premier dimanche : *ad te levavi*; pour le deuxième : *populus Sion*; pour le troisième : *gaudele in Domino*; pour le quatrième : *rorate coeli desuper*. Puis vient un cinquième dimanche précédé des messes du vendredi et du samedi. Je ne suivrai pas M. Clément dans l'explication des motifs de la présence de ce cinquième dimanche à cette place. Mais comme il paraît constaté que l'action liturgique expliquée par M. Clément d'après le manuscrit précité a conservé jusqu'à la fin du xiv^e siècle un grand caractère d'homogénéité et de continuité, et comme d'un autre côté l'évangélaire qui nous occupe porte, comme j'essayerai de le faire voir, tous les caractères du xiii^e siècle, je crois pouvoir conclure qu'il appartient à la première moitié de ce siècle.

Parmi les saints dont les noms sont mentionnés à l'occasion de différentes fêtes, celui dont la date est la plus récente est sainte Cunégonde (Hunegundis), morte en 1040.

Si notre manuscrit était postérieur à l'an 1250, il est très-probable que nous y trouverions quelque part mentionné le nom de saint François d'Assise, qui, décédé en 1226, a été canonisé 5 ans après sa mort et dont le culte était si général dans toute la chrétienté, que ce saint serait devenu sans doute un objet de vénération dans le couvent, à l'usage duquel ce manuscrit a été composé (2).

(1) Annales archéologiques, publiées sous la direction de M. Didron, aîné, t. VII, p. 309.

(2) Cette remarque est de M. Wies, professeur et aumônier à l'athénée de Luxembourg.

Avant de quitter le contenu même du livre, je mentionnerai une rubrique dans laquelle il est dit : « feria quinta in cena Dñi lectio ad mandatum monachorum in capitulo legenda. »

Ce qui prouve évidemment, comme cela résulte encore de tout l'arrangement de l'évangélaire, que le livre a été fait pour l'usage d'un couvent d'hommes. Mais quel est ce couvent ? En quel pays était-il ? Cela n'est dit nulle part. Je ne puis émettre à ce sujet qu'une conjecture. De tous les saints mentionnés dans le livre, aucun ne paraît avoir eu un culte aussi spécial que saint Nicolas. Un chapitre particulier lui est voué, et ce chapitre commence par une capitale richement ornementée, dont les prolongements forment un encadrement complet de la page. Or saint Nicolas était, dit M. l'abbé Wies, patron de la Lorraine. Pouvons-nous en déduire que le livre ait été écrit dans la Lorraine ou pour un couvent de ce pays ? Une circonstance très-accessoire, à la vérité, vient donner quelque poids à cette hypothèse, c'est qu'il est de même provenance qu'un autre manuscrit que je me propose de décrire et qui porte sur le plat de la reliure, les armes de la Lorraine.

Examinons maintenant les caractères graphiques et les ornements du livre :

Il est écrit en lettres noires, minuscules ludoviciennes, à formes anguleuses, portant le caractère de la gothicité qui distingue surtout les manuscrits du xiii^e siècle. Les caractères sont grands, chargés de différents signes que j'examinerai après avoir décrit les nombreuses capitales ornementées et historiées qui décorent le manuscrit.

A. Capitales ornementées et historiées.

Ces ornements sont très-nombreux. La majuscule I est la plus fréquente. Les unes se prolongent en encadrement complet de trois côtés ; les autres ne forment qu'un encadrement partiel au milieu de la page, dans le sens de la longueur ou de deux côtés, aux coins à droite ou à gauche.

Voici le relevé du nombre de ces capitales. La lettre I — 304 fois ; la lettre A — 5 ; la lettre C — 4 ; D — 1 ; E — 2 ; F — 4 ; P — 4 ; T — 1 ; V — 4 fois.

Les capitales I sont généralement des bandes perpendiculaires à

fond bleu ou rouge rehaussées d'arabesques en or et se prolongeant dans différentes directions ou branches très-anguleuses, ornementées par des êtres fantastiques différemment disposés. De ces 504 capitales il n'y en a pas deux qui se ressemblent tout à fait. Il serait intéressant pour l'étude des ornements de cette époque de donner le fac-simile de toutes ces lettres.

Je me bornerai à décrire en détail celles qui forment encadrement complet de trois côtés. J'indiquerai en même temps les sujets que représentent ces capitales fort originales.

Les belles couleurs bleue et rouge, l'or appliqué, les formes anguleuses du prolongement et leur ornementation répondent parfaitement aux caractères du XIII^e siècle, développés au commencement de cette notice.

1^o Au premier feuillet. *Dominica prima adventus Domini*, etc. La lettre I dans : *in illo tempore*, est une bande perpendiculaire longeant toute la page, large d'à peu près 0^m,05. Sur un fond bleu et rouge rehaussé d'or se trouvent quatre niches gothiques superposées : dans la première, l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem ; dans la seconde, le prophète Ésaïe ; dans la troisième, Jérémie et dans la quatrième, Daniel. Au haut et au bas de la page des bras perpendiculaires à la bande principale, qui se subdivisent, dans divers sens, en branches minces exhibant toutes les formes de la gothicité, enluminées également de bleu, de rouge et d'or, et garnies d'animaux et d'êtres fantastiques les plus bizarres.

2^o *Liber generationis Ihū·Xpi*. une L capitale, dans l'angle de laquelle un médaillon carré représente un appartement gothique. La sainte Vierge dans un lit élégant, tenant le nouveau-né ; le lit est garni des deux côtés de draperies, à côté saint Joseph en extase. L'âne et le bœuf représentés dans le fond, sur les branches qui servent de prolongement ; des deux côtés plusieurs êtres fantastiques.

Nous remarquons en général dans nos capitales historiques le ridicule monstrueux dans lequel on était tombé au XII^e et au XIII^e siècle. Ce n'est qu'à l'approche du XV^e qu'on commença à se réconcilier avec la belle nature.

3^o *In die natali Domini*. Les ornements de l'I dans les mots : « *in principio erat verbum* » sont dans le genre de la première décrite ci-dessus. Au haut de la bande perpendiculaire un médaillon

à niche gothique, dans laquelle est représentée la sainte Cène. Au-dessous jusqu'au bas de la page trois autres niches gothiques avec différents sujets fantastiques. Des sujets analogues sur les deux prolongements de la lettre au haut et au bas de la page.

4° *In die scē Pasche, secundum Marcum.* La lettre I dans « in illo tempore » offre, sur une bandelette longitudinale de 0^m,03, de belles arabesques en teintes bleues et rouges rehaussées d'or. Au bas de la page, vis-à-vis d'un nouvel évangile, dans une niche gothique, sainte Marie debout, portant sur une bandelette les mots « secundum Marcum » en abrégé. Sur les branches prolongées des êtres fantastiques, ailés, à têtes humaines, à longues queues différemment entortillés, dans des poses différentes.

5° *In die ascensionis, secundum Marcum.* Même genre de lettre capitale qu'au n° 4, si ce n'est que la niche de sainte Marie est au haut de la page, puisque c'est là que commence le nouvel évangile. De plus, variété dans les arabesques et les êtres fantastiques qui ornent les branches.

6° *De sancta trinitate, secundum Johannem.* Même genre de capitale ; dans la niche gothique saint Jean. On remarque comme à plusieurs autres pages des poses indécentes et obscènes dans quelques-uns des êtres fantastiques qui ornent les branches de la lettre.

7° *In festivitate sancti Nicholai epī, secundum Lucam.* Dans la niche gothique saint Luc, le reste analogue à la précédente.

8° *In die purificationis bē Marie, secundum Lucam.* — Dans la niche gothique saint Luc ; cette lettre n'a que des arabesques ; les branches sont dépourvues d'êtres fantastiques.

9° *In die ad majorem missam secundum Lucam.* Dans la niche gothique saint Luc ; sur les branches anguleuses des singes et des mannequins fantastiques.

10° *In die assumptionis scē Marie, secundum Lucam.* Dans deux niches gothiques superposées la sainte Vierge avec l'enfant Jésus, et saint Luc. Au-dessous, des arabesques surmontées d'un mannequin faisant des grimaces.

11° *Incipiunt evangelia plurimor. apostol.* — L'initiale I plus simple n'a que des arabesques et la branche inférieure n'est surmontée que de deux animaux fantastiques.

B. *Écriture.*

L'Évangélaire est tout entier écrit en **grands caractères** entre des lignes horizontales tracées à la mine de plomb, et bornées par deux perpendiculaires parallèles, de manière à laisser une marge des deux côtés. On remarque encore les points percés provenant de la pointe du compas, placés au bout des lignes vers l'intérieur du livre.

Je crois pouvoir attribuer l'écriture au **xiii^e** plutôt qu'au **xii^e** siècle. Dans ce dernier on remarque dans les minuscules l'influence de la gothicité commençant à poindre, tandis qu'au **xiii^e** nous voyons, comme dans notre manuscrit, les formes gothiques dans leurs articulations les plus accusées. Bien qu'au **xiv^e** siècle l'art gothique ait atteint tout son perfectionnement, les ornements grotesques et bizarres des capitales m'empêchent d'attribuer l'écriture de notre manuscrit à cette époque, d'autant plus que les autres arguments que je veux faire valoir dans cette notice, confirment ma conjecture.

Abréviations. Les abréviations sont très-nombreuses et différemment marquées. Nous savons qu'en général les abréviations introduites au **xiii^e** siècle rendent parfois la lecture des manuscrits très-difficile. Bien qu'elles fussent encore très-nombreuses au **xiv^e** on commença cependant à entrevoir les grands inconvénients qui en résultaient, surtout dans les actes publics. Dom de Vaines (1) rappelle une ordonnance de Philippe le Bel, qui les fit disparaître des actes juridiques.

Voici quelques exemples des abréviations usitées et les signes d'abréviations employés :

a) Une lettre finale supprimée, m ou n, par exemple, i pour in ; domū pour domum.

b) Une syllabe finale supprimée : aūt pour autem ; sup pour super ; mat' pour mater ; un' pour unus ; annor/ pour annorum ; t' pour tibi ; habem' pour habemus ; flagellabit' pour flagellabitur.

c) Une lettre supprimée dans le corps du mot : iṗo pour ipso ; sāguis pour sanguis ; oīa pour omnia ; aīa pour anima.

d) Syllabe entière supprimée dans le corps d'un mot : Johēs pour

(1) Dictionnaire raisonné de diplomatique.

Johannes ; spū pour spiritū ; adolescēs pour adolescentes ; ppterca pour propterea ; scō pour sancto ; tēpe pour tempore ; dñi pour domini.

e) Syllabe entière supprimée au commencement du mot : g^o pour ergo. D'après de Vaines, cette abréviation est du nombre des plus récentes.

f) Voyelles superposées : qⁱ pour qui ; qaⁱ pour quia ; qd^o pour quod ; qndo^a pour quando ; pmūⁱ pour primum.

Il faut remarquer que la lettre u qui accompagne q est généralement supprimée dans les abréviations de cette espèce sans que l'abréviation soit marquée par quelque signe.

Accents. Dans plusieurs pages de l'Évangélaire, il y a au-dessus des mots, outre les marques d'abréviation, un grand nombre d'autres signes de formes différentes qui, à la première vue, rappellent les neumes usités du VIII^e au XII^e siècle ; mais bientôt leur nombre, proportionnellement trop petit, et les caractères qui me font rapporter la date de notre manuscrit au XIII^e siècle, me persuadèrent que ces signes ne sont que des accents, la plupart toniques, qui devaient servir à déterminer l'intonation et dont quelques-uns existent encore de nos jours.

Sous le rapport de leur origine, ces accents sont dans un rapport d'analogie avec les neumes prémentionnés. « Les neumes, dit M. Coussemaker (1), ont leur origine dans les accents. L'accent aigu ou l'arsis, l'accent grave ou thesis, et l'accent circonflexe formé de la combinaison de l'arsis et de la thesis, sont les signes fondamentaux de tous les neumes. »

Nous pouvons dire avec un droit égal que les accents toniques usités dans notre texte nous rappellent, si non la valeur, du moins la forme des neumes. En examinant le tableau de ces neumes du XII^e siècle, nous y trouverons tous les signes que dans notre manuscrit nous avons à considérer comme accents toniques.

L'usage de tels accents dans l'écriture latine remonte jusqu'au temps d'Auguste et continua à exister pendant l'âge d'or de la latinité. Ils servaient à discerner les syllabes longues et les syllabes

(1) Histoire de l'harmonie au moyen âge. Paris, 1832.

brèves, soit dans les mots équivoques tels que *malus*, substantif, et *malus*, adjectif; soit dans des cas différents, de même désinence, d'un même mot comme *musá*, nominatif, et *musà* (*musàà*), ablatif. L'aigu, le grave, le circonflexe étaient les seuls signes usités à cet effet. Plus tard, comme le fait voir aussi notre manuscrit, le nombre de ces accents augmenta, et ils ne se bornèrent plus à marquer la quantité des syllabes, comme dans les temps primitifs, mais à distinguer certaines lettres et surtout à indiquer l'élévation, l'abaissement et d'autres modulations de la voix. C'est d'après de tels signes que déjà *Notker Labeo* apprit au x^e siècle l'art de la déclamation à ses élèves (1). La *virga*, la *bivirga*, la *clinis*, la *tramea* ou *sinuosa* sont les signes dont ce savant s'est servi (2).

Examinons maintenant les signes que nous rencontrons, et remarquons d'abord que les accents ne sont pas marqués sur toutes les pièces.

Je prendrai pour exemple l'Évangile de la passion de Notre Seigneur.

1.) La voyelle *i* simple est presque partout surmontée d'un accent aigu très-long : *frumentí*.

Comme les deux *ii* du gothique ne se distinguaient plus facilement de la lettre *u* par leur propre forme, on y plaça deux accents aigus : *abiit*. Un des plus anciens exemples d'accents sur *ii* se voit dans un diplôme d'Othon III de l'an 990. Cet usage alors n'était pas encore bien acérédité; il s'affermir par degrés dans le xi^e siècle. Au xiii^e siècle, les accents devenus très-communs n'affectèrent pas seulement les deux *ii*, mais encore l'*i* isolé, et tel est le cas dans notre manuscrit.

Ce signe insensiblement raccourci, finit par dégénérer en point, ce qui eut déjà lieu, d'après *dom de Vaines*, dans le courant du xiv^e siècle.

2.) Le même signe, l'accent aigu très-allongé, placé à côté d'une syllabe à la fin d'une ligne, indique que le mot ne s'achève qu'au commencement de la ligne suivante :

mercenna

ríí

(1) *Schubiger, Anselm. Die Sängerschule St Gallens vom VIII. bis XII. Jahrhundert. Einsiedeln, 1857, p. 7.*

(2) *Ibidem, p. 9.*

3.) La lettre *y* est surmontée d'un point : Caÿphe, Phÿlippus .

4.) Les signes toniques que nous rencontrons sont les suivants :

Virga ' ; bvirga " ; punctum . ; bipunctum : ; scandicus ! ; trama \cap ; clivus (circonflexe grave) $\grave{\smile}$; podatus (circonflexe aigu) \smile .

Nous devons renoncer, vu les difficultés typographiques, à transcrire ici quelques exemples plus développés de l'application de ces signes accentuels ; ce qui précède suffira.

Outre ces signes, nous trouvons encore dans l'Évangile de la passion et dans d'autres, les lettres C, I, R, T écrites en encre rouge au-dessus des syllabes. On voit de suite que ces lettres ne sont pas des moyens d'abréviation, telles que \acute{q} pour qui ou $\acute{q}a$ pour quia, mais qu'elles doivent avoir une autre signification. Pour en trouver la valeur, il nous faut remonter quelques siècles plus haut et nous trouverons que Rômanus qui, sur la demande de Charlemagne, fut envoyé vers 790 par le pape Adrien I^{er} à Metz, ne se contenta pas des accents et autres signes toniques usités, mais qu'au moyen de certaines lettres de l'alphabet, placées sur les syllabes, il essaya de désigner l'élévation et l'abaissement des tons, le forte et le piano, la quantité des syllabes.

D'après les explications données par Schubiger dans l'ouvrage précité, nos quatre lettres ont la signification suivante :

C = celeriter ; I = jusum, inferius ; T = trahatur, teneatur ; R = rectitudinem vel rasuram non abolitionis sed crispationis rogitat.

Les signes toniques et les lettres inventées par Roman pour exprimer les modifications du ton, se retrouvent encore au XIII^e et au XIV^e siècle. « Noch im XIV. Jahrhundert, dit Schubiger, lassen die musikalischen Schriftsteller, Joh. de Muris und Octobi das Tonzeichen der Clnis als zwei noten, die erste als longa, die zweite als brevis gelten. »

Ponctuation. Voici les signes de ponctuation employés :

1.) Le point à la fin d'une phrase.

2° Deux points dont le supérieur est accompagné d'un trait montant vers la droite. Ce signe a des valeurs différentes.

Tantôt il a la valeur des deux points de notre typographie moderne ; tantôt nous le voyons placé après une abréviation sans indi-

quer aucune pause ; ailleurs enfin il remplace à peu près notre signe d'exclamation !.

5° Le signe d'interrogation exprimé sous la forme *?*, par exemple : et quid dicam *?* pater ! — quem queritis *?*

La ponctuation ne présentant rien de régulier et de fixe au XIII^e siècle, ces indications ne nous fournissent pas de nouveau criterium pour la fixation de la date de notre manuscrit ; mais en résumant tout ce qui précède, j'en conclus, sauf erreur :

Que notre manuscrit est un évangélaire pour l'usage d'un couvent d'hommes de la Lorraine, écrit dans les trente premières années du XIII^e siècle.

II

LIVRE D'HEURES, SUR VÉLIN, DU COMMENCEMENT DU XIV^e SIÈCLE.

(LORRAINE.)

Ce manuscrit, sur vélin blanc, grand in-8°, comprend 159 feuillets non numérotés. La conservation du volume est parfaite ; il est richement relié et sous ce rapport, comme sous celui de l'écriture et des ornements nombreuses, il est digne de fixer l'attention des bibliophiles.

Les deux premiers feuillets sont occupés par deux miniatures : l'une représentant sainte Véronique, debout, tenant le suaire ; à l'entour en lettres d'or de l'époque ludovicienne, les mots : *Salve sancta sanies nostri redemptoris in qua inter species divini splendoris impressa candoris amē*. L'autre représente, dans un encadrement d'or, entouré de guirlandes de fleurs, la résurrection de notre Sauveur.

Les six feuillets suivants sont le calendrier. Au haut de chaque feuillet, en majuscules d'or, les lettres *kl*. L'écriture est celle de l'époque ludovicienne de la fin du XIII^e et du commencement du XIV^e siècle ; les caractères sont plus petits que ceux du reste du livre. Les jours sont indiqués par les lettres *a, b, c, d, e, f, g*. Ces lettres sont écrites en encre noire à l'exception de la première qui est une majuscule d'or. Au bas de chaque mois, en encre rouge, le nombre d'heures des jours et des nuits.

Il y a peu de noms de saints inscrits dans le calendrier. Celui dont

la date se rapproche le plus de nos temps est saint François d'Assises, mort en 1226 et canonisé trois ans après. Bien que le nom de François ne soit pas autrement désigné, il résulte d'une miniature que c'est bien de ce saint qu'il s'agit.

Après un feuillet blanc, non ligné, commencent et se continuent sans interruption les diverses prières dont le livre se compose.

Voici les en-têtes de ces prières : 1° Oratio devota ad virginē Mariā ; 2° Altera oratio beate Marie virginis ; 3° Memoria de scō Johanne Baptista ; 4° Memoria de sancto Antonio ; 5° Oratio de scō Sebastiano ; 6° Memoria de sancto Adriano ; 7° Memoria de sca Barbara ; 8° Memoria de scā Katherina ; 9° Memoria de scā Maria Magdalena ; 10° Incipiunt hore de scō Spiritu ; 11° Incipiunt hore sancte Crucis ; 12° Hic incipit missa de dnā nostra ; 13° Initium sancti Evangelii secūdu Johannem ; 14° Sequentia sancti Evangelii secundum Lucam ; 15° Sequentia sancti Evangelii secundum Mathäum ; 16° Sequentia sancti Evangelii secundum Mareum ; 17° Incipiunt hore bē Marie virginis scdm consuetudinē ecclesie romane ; 18° Hymnus Ambrosii et Augustini ; 19° Incipiunt septē psalmi penitenciales ; 20° Incipiunt vigilie mortuorum ; 21 De sancto Claudio ; 22° De sancto Godone ; 23° De sancto Nicolao ; 24 De sancto Fiacro ; 25° De sancto Jacobo ; 26° De scō Francisco ; 27 De sancta Margareta ; 28° De sancta Agnete ; 29° De sancta Lucia ; 30° De sancta Agatha ; 31° De sancta Apollonia ; 32° De sancta Anna ; 33° Oratio ad elevationem corporis Christi ; 34° De sancto Bartholomäo ; 35° de sancto Christoforo ; 36° De sancto Johanne ; 37° De sancto Michaële ; 38° De scā Lacrima ; 39° De sancto Petro et Paulo ; 40° De sancto Blasio ; 41° Oraison dévôte a la elevation du precieux Corps de notre seigniours Jh̄s (seule pièce française) ; 42° Litanie de la sainte Vierge en latin.

La nomenclature et l'examen de ces pièces ne sont pas sans intérêt. Il en résulte que ce n'est pas un bréviaire de couvent, mais bien un livre d'heures composé pour un laïque, probablement même pour une dame, ce que me fait supposer le culte particulier de la sainte Vierge et de quelques autres saintes. Les mots ajoutés au n° 17 « Sēdm consuetudinē ecclesie romane » fait voir que ce n'est pas une prière composée pour un ordre particulier.

Ces quarante-deux prières sont, du commencement à la fin, écrites de la même main en minuscules ludoviciennes, assez grandes, à

formes angulaires. Les en-têtes des chapitres sont tracés en minuscules semblables à celles du texte, mais en encre rouge. Chaque nouveau chapitre commence ordinairement par une grande capitale ornementée. Elles sont d'or appliqué sur fond bleu ; l'intérieur orné d'arabesques en couleur, présentant une grande variété de dessin. L'or de ces lettres se détache comme en relief sur des fonds d'un bleu admirable.

Le texte continue sans alinéa. Chaque nouvelle phrase commence par une majuscule d'or sur un fond rouge ou bleu ; de telles majuscules se rencontrent parfois même au milieu d'un mot, par exemple, n dans teneat.

Quant à la ponctuation, on ne voit que le point à la fin de la phrase et au bas des lettres.

Les ornements du manuscrit autres que celles prérappelées des majuscules et des lettres capitales, consistent en :

1° Encadrements composés d'arabesques variées sur le fond même du vélin. Ils sont au nombre de trente-sept. Plusieurs n'ont que des fleurs et des fruits ; dans quatorze on remarque aussi des animaux tels que paons et autres oiseaux, renards, chiens, singes. Les arabesques sont en général gracieuses et brillantes de couleur, mais les animaux laissent beaucoup à désirer sous le rapport du dessin.

2° Miniatures, dont quatre remplissent la page, les autres sont des médaillons de différentes grandeurs, au nombre de trente-deux.

La plupart représentent des sujets religieux, tirés de la bible, et plus ou moins en rapport avec les prières qu'elles accompagnent. Plusieurs ne sont que de grandes capitales, dans lesquelles on a représenté le saint auquel s'adresse la prière qui commence par cette capitale.

Sous le rapport du dessin, elles laissent beaucoup à désirer et sont plus intéressantes pour la composition des sujets qu'elles représentent, que pour leur exécution ; mais on ne peut s'empêcher d'admirer les brillants coloris, surtout le beau bleu d'outre-mer, qui est parfaitement conservé.

En résumant tous les caractères que j'ai mis en lumière dans la description de ce trésor littéraire, je crois pouvoir l'attribuer au commencement du xiv^e ou à la fin du xiii^e siècle.

Je finirai en faisant valoir à l'appui de mon assertion deux autres

arguments, l'un littéraire, l'autre historique, tirés du livre même.

1° A la fin d'une prière à sainte Anne, nous lisons : « Omnibus hanc orationem dicentibus inter elevationem corporis Christi et tertium « Agnus Dei » conceduntur 2000 anni a domino Papa Bonifacio et ad supplicationem domini, Philippi regis francie (écrit en encre rouge).

Cette phrase est fort importante pour la fixation de la date de notre manuscrit. Le pape Boniface, mentionné ici, est très-probablement Boniface VIII, mort le 5 novembre 1505, et le roi de France Philippe, est Philippe le Bel, qui a régné de 1285 à 1314. Les deux hauts personnages ne peuvent être Boniface IX et Philippe VI, ou Philippe de Valois, parce que le passage transcrit ci-dessus, présuppose l'existence simultanée de Boniface et de Philippe, et que Boniface IX est mort en 1404, et Philippe de Valois au-delà d'un demi-siècle plus tôt.

En outre, comme les deux noms ne sont pas déterminés par quelque épithète distinctive, il est fort probable que le manuscrit n'a pas été transcrit après 1314, date de la mort de Philippe le Bel, pas même après 1505, époque à laquelle mourut le pape Boniface VIII.

D'après cette observation, si mon interprétation de ce texte est jugée exacte, la date de notre manuscrit serait à placer entre 1285 et 1505.

2° Nous trouvons un argument assez péremptoire et confirmatif de ce qui précède, dans une prière en langue française, insérée vers la fin du livre.

« Oraison devote a la elevation du precieux corps de notre Seignour Jh̄s.

« Je te salue Ih̄u Crix, parole du peire, fil de vierge, aignel de Dieu, salus du monde, hostie sacrée, parole en char, fontaine de pitié. Je te salue Ih̄u Crix, resplendisseur du père, prince de paix, porte du ciel, pain vif, port de vierginite, vaisseil de Deitey. Je te salue Ih̄u Crix, louange des angles, gloire des sains, vision de paix, deytey entière flours et fruit de verginité. Je te salue Ih̄u Crix, lumière du ciel, loer du monde, notre joye, pain des āgles, liesse de cuer, roÿ espoūs de virginitey. Je te salue Ih̄u Crix, wye douce veritey pfaite nostre louer, souverain charitey, fontaine d'amour, paix douce, nostre repous, vie pardurable, amen. Ih̄s Maria. »

D'après l'observation de M. le professeur Neumann, plusieurs des locutions employées dans cette prière rappellent le **xiv^e** siècle, même une époque antérieure.

Il ne nous reste plus qu'à nous demander par qui ce livre a été écrit et ornementé, dans quel pays et pour qui il a été fait ; enfin, quel a été l'historique de la provenance ?

L'auteur n'est nommé nulle part.

La prière française transcrite ci-dessus, les caractères paléographiques de l'ouvrage, semblent m'autoriser à dire que le manuscrit est l'œuvre d'un Français ; la reliure élégante, qui date de 1582, nous fait voir sur les deux plats des armoiries qui prouvent qu'à cette époque du moins, il a servi à l'usage d'un Français. M. Charles München, membre effectif de notre société archéologique du grand-duché, à qui j'avais communiqué ces armoiries, a bien voulu me transmettre à ce sujet la note explicative, que je transcris ici textuellement :

« Les armes imprimées sur le manuscrit, dit-il, sont celles de la maison de Lorraine dans tous leurs détails. Cependant notez que cette maison se distingue par différentes brisures, dans les différentes branches.

« Le propriétaire du livre n'est pas de la descendance de Claude de Guise, parce que celui-ci a adopté et transmis à tous ses descendants l'écu de Lorraine, avec un lambel de huit pièces, lambel qui manque à l'écu en cœur.

« Ces armes et la date de 1582 appartiennent à un cachet que les grandes maisons possédaient dans leur bibliothèque, et qui, transmis de génération en génération, servait à marquer la propriété du livre. »

Les armes, ainsi expliquées par M. München, sont entourées de la légende : « et adhuc spes durat avorum. »

Il me semble suffisamment prouvé que notre manuscrit a servi à l'usage de quelque grande maison lorraine de la fin du **xvi^e** siècle ; il est possible qu'au **xiv^e** il ait été fait pour un membre de cette famille, et que la reliure seule ait été renouvelée en 1582, qui est la date inscrite sur les plats.

Un siècle plus tard, il fit partie de la bibliothèque de l'abbaye de Münster, près de Luxembourg. Ceci résulte d'une note, inscrite au

recto du premier feuillet : « *Monasterii B. Mariae virginis, Munsteriensis ord. S^{ci} Benedicti Luxemburgi abbate Willebrordo Cuno.* »

Plus tard il devint, j'ignore de quelle manière, la propriété de M. Pondrom, avocat à Luxembourg ; à la mort de madame Pondrom, sa veuve, il devint avec quelques autres, un des plus remarquables trésors de la bibliothèque de l'athénée de Luxembourg.

III

LIVRE D'HEURES DE LA FIN DU XV^e SIÈCLE.

(MIDI DE LA FRANCE.)

Ce livre d'heures, également un chef-d'œuvre de son époque, est un manuscrit sur vélin très-fin, et d'une blancheur remarquable, de petit format (hauteur des in-12 imprimés) contenant 225 feuillets non numérotés, dont 2 en blanc au commencement du volume, et 2 à la fin ; hauteur du volume 0^m,15 sur 0^m,09 de large.

Le texte est écrit entre des lignes rouges, limitées par deux perpendiculaires parallèles, qui descendent jusqu'au bas de la page, de façon à laisser des deux côtés une marge, dont l'extérieure est très-large.

Les 12 premiers feuillets comprennent un calendrier. Au haut de chaque page on trouve les majuscules KL sur fond bleu rehaussé d'or.

Le nombre des heures du jour et de la nuit est indiqué en tête de chaque mois ; les jours sont marqués par les lettres *a, b, c, d, e, f, g*, la première en encre rouge, désignant le dimanche.

Au bas de la première page se trouve la date MDCXIII, à côté 1514. Cette date n'est pas celle du livre, c'est plutôt celle de la reliure actuelle, et elle est aussi répétée sur le dos du livre, en lettres d'or.

A la fin de février, on lit, comme annexés au texte, les mots : « *Fr. Johannes Menof, minor suessionens. guardianus metensis 1584 cōfess. 1605.* » Cette note indique probablement un des possesseurs du livre à cette époque.

Une note analogue se trouve annexée au mois de mai : *S Anne Cossin pfesse 1590.*

Voici la table des matières qui commencent au treizième feuillet.

Je ferai observer, avant tout, que, devant chaque rubrique prin-

capitale, il y a une miniature, remplissant une page entière, et que chaque première page a un encadrement dont je parlerai plus tard :

1° Incipiunt hore scē crucis; 2° hore de scō spū; 3° missa beate Marie virginis; 4° incipiunt hore beate Marie virginis secundū usum romane curie; 5° incipiunt septem psalmi; 6° litania scōrū. A la fin de ce chapitre se trouve ajouté à la dernière ligne : S. Menof, le nom prérappelé d'un des possesseurs du livre; 7° incipiunt vigilie mortuorū; 8° canticum Athanasii ep.; 9° différentes prières : de Sancta trinitate, Michaelē, Joh. Baptista, Sebastiano, Gregorio, Christoforo, Antonio, Francisco (saint François d'Assises), Petro, Adriano, Juliano, Anna, Maria Magdalena, Katherina, Margaretha, Barbara, memoria de scā Clara, oratio omn. scōrū et scārū. 10.) Passio domini nostri Jhesu XPI secundum Johannem.

Au bas du dernier feuillet on lit la date MDCXIII, qui se trouve aussi sur le dos du livre.

Examen de l'écriture.

L'écriture est la même du commencement à la fin. C'est la minuscule gothique usitée à la fin du xv^e siècle; les caractères sont moins anguleux qu'au xiv^e; on remarque surtout moins la gothicité dans les lettres i, m, n qui sont formées de traits droits épaissis vers le milieu; le tout se rapprochant des lettres usitées aux premiers temps de l'imprimerie et qui ont été gravées sur le modèle des manuscrits liturgiques du xiv^e siècle.

Les capitales et les minuscules des lignes supérieures sont quelquefois d'une longueur démesurée, parfois ornementées et ressemblent aux lettres visigothiques usitées en Espagne et dans le midi de la France.

Notre manuscrit a, sous ce rapport, quelque analogie avec trois manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris, qui sont aussi du xv^e siècle : a) « Ex libris » exécuté par Flamel, manuscrit n° 681; b) Extrait des poésies espagnoles de Juan Alfonso de Baena (1), et surtout une généalogie des rois de France (2).

(1) Moyen âge et Renaissance, par Lacroix et Seré.

(2) Le livre d'or des métiers, Histoire de l'imprimerie, etc., p. 48.

Il n'y a pas d'alinéa dans le texte; généralement les nouvelles phrases commencent par une majuscule. Ces majuscules sont gothiques, les ornements sont de deux espèces : les unes sont rehaussées d'or sur fond bleu ou rouge ; les autres sont simplement enjolivées par des traits très-fins diversement disposés suivant l'espace disponible, en bouquets ou guirlandes plus ou moins longues, de couleur rouge ou bleue. Les lettres elles-mêmes sont alors de même couleur ou rehaussées d'or. Cet or est d'un brillant éclatant et d'une parfaite conservation. Les capitales commençant les chapitres sont surtout dignes de fixer notre attention. On remarque les lettres C, D, I, L, Q, qui, plus grandes que les autres, renferment des bouquets de fleurs diversement disposés.

Punctuation, accents.

En général, la phrase se termine par un point au bas de la lettre.

La virgule remplit différentes fonctions : a) à la fin de la ligne elle marque que le mot ne s'achève que dans la ligne suivante ; b) elle est parfois employée dans la valeur de notre virgule ; c) elle sert de signe distinctif à la lettre i et à la double ii.

L'y grec est le plus souvent surmonté d'un point.

Abréviations.

Les abréviations sont assez nombreuses : a) *une lettre supprimée à la fin du mot*, am̄ pour amen ; Mariā pour Mariam ; quonda pour quondam ; nō pour non ; b) *une lettre supprimée à la fin ou au commencement d'une syllabe dans le corps du mot* : vulne'ari pour vulnerari ; āte pour ante ; mētis pour mentis ; e'at pour erat ; promissioe pour promissione, cōsilium pour consilium ; c) *une syllabe supprimée à la fin du mot* : psalm? pour psalmus ; agim? pour agimus ; d) *voyelles seules supprimées* : q̄ pour quos ; aq̄s pour aquas ; e) *plusieurs voyelles et consonnes supprimées* : p̄re pour patre ; nr̄a pour naturam ; sp̄ū sc̄i pour spiritus sancti ; dn̄o pour domino ; n̄r̄ pour noster ; d̄s pour dominus.

Orthographe.

Bien qu'à cette époque l'orthographe de la langue latine n'ait rien de constant, à tel point que parfois le même mot est diversement

orthographié, je crois qu'il n'est pas tout à fait inutile de relever quelques expressions que j'ai rencontrées dans notre manuscrit, telles que, *condempnabitur, dragmatis, assumpto, michi, Xpristum.*

Miniatures et encadrements ornementés.

Ce petit volume, qui, sous divers rapports, est un objet d'art fort remarquable, est orné de treize miniatures occupant une page entière avec l'encadrement dont elles sont entourées. Comme elles se trouvent placées en tête des chapitres principaux et qu'elles sont en rapport intime avec ces chapitres, je répéterai au près de chacune l'en-tête qui lui correspond.

I. *Hore scē Crucis.* Jésus-Christ en croix ; dans le fond un paysage, dans lequel on remarque un grand bâtiment flanqué de deux tours rondes et crénelées ; à gauche de la croix la sainte Vierge debout, accompagnée de saint Jean et de sainte Madeleine ; à droite, quatre soldats romains armés de lances. L'encadrement de ce tableau est composé de guirlandes de fleurs, de fruits de différentes couleurs rehaussées d'or.

II. *Hore de scō Spiritu.* Dans l'intérieur d'un temple, la sainte Vierge debout, entourée des douze apôtres groupés autour d'elle, tous en prière. — Même encadrement qu'au n° 1.

III. *Missa beate Marie virginis.* Dans l'intérieur d'une salle richement décorée, une dame en robe bleue, à chevelure flottante, assise dans un fauteuil et portant un enfant sur ses genoux. Elle porte une couronne d'or sur la tête qui est également auréolée. C'est la sainte Vierge représentée sous les dehors de la noble dame à laquelle le livre a été dédié. A côté de cette dame un petit enfant, à robe rouge, touchant un instrument à cordes. — Même encadrement.

IV. *Hore beate Marie Virginis.* a) Dans un appartement richement décoré, la sainte Vierge à genoux en prière ; à ses côtés un vase avec des fleurs de lis, comme symbole de l'innocence ; devant elle l'ange Gabriel prononçant ces mots : *ave Maria, gracia plena, Dñs tecum.* Ces mots sont écrits sur une bandelette blanche qui se déroule des mains de l'ange. Dans l'angle supérieur de la salle, limité par un cercle bleu étoilé d'or, le bon Dieu sous la figure d'un vieillard à

tête auréolée qui bénit la sainte Vierge (l'Annonciation). — Même encadrement.

b.) Dans un beau paysage, la sainte Vierge rencontrant sainte Élisabeth, toutes les deux richement costumées. — Même encadrement.

c.) La nativité de Jésus-Christ. Sous un toit de chaume, élevé dans une riante plaine, la sainte Vierge agenouillée, les mains jointes devant l'enfant Jésus couché tout nu à terre; devant elle, saint Joseph assis, contemplant l'enfant Jésus; derrière la sainte Vierge, le bœuf et l'âne dont on ne voit que les têtes. — Même encadrement.

d.) L'apparition des anges aux bergers. Deux bergers paissent leurs moutons dans une prairie; dans le fond un paysage, dans le ciel un ange portant une banderole sur laquelle on lit: « gloria in excelsis Deo. » — Même encadrement.

e.) L'adoration des mages. Sous le même toit de chaume que ci-dessus, la sainte Vierge assise sur un fauteuil et portant l'enfant Jésus sur ses genoux; devant elle les trois mages présentant, l'un après l'autre, leur offrande; dans le lointain, des champs garnis d'arbres. — Même encadrement.

f.) La présentation au temple. Dans un temple de style mixte, derrière un autel très-simple, un prêtre, à côté de celui-ci deux autres personnages, devant l'autel la sainte Vierge, en habit bleu garni d'or, présentant l'enfant Jésus au prêtre; à ses côtés une autre sainte. — Même encadrement.

g.) Hérode assis, devant lui un soldat levant le glaive pour trancher la tête à un petit enfant présenté par une personne agenouillée devant Hérode. — Même encadrement.

h.) La fuite en Égypte. Dans une contrée montagneuse, la sainte Vierge avec l'enfant Jésus sur un âne conduit par saint Joseph. Dans le fond, un grand bâtiment flanqué de deux tourelles rondes et crénelées.

Remarquons que ces Heures de la sainte Vierge sont ornées de huit miniatures et qu'en général le culte de cette sainte prédomine dans le livre.

L'en-tête de ces Heures est accompagné de quelques mots qui me semblent très-importants pour l'appréciation de notre manuscrit.
« Hore beate Marie virginis, secundum usum romane curie. »

V. *Incipiunt septem psalmi.* Jésus-Christ assis sur un arc-en-ciel, le globe à ses pieds, le tout dans un ciel rouge et étoilé; à ses pieds deux saintes agenouillées au milieu desquelles la terre s'entr'ouvre pour laisser voir des têtes humaines qui en sortent. A côté de Jésus-Christ voltigent dans l'air deux anges qui annoncent les plaies du monde.

VI. *Incipiunt vigilie mortuorū.* Devant un temple ouvert, d'un style mixte, Jésus-Christ donnant la bénédiction à un mort qu'il vient de ressusciter; derrière Jésus-Christ trois autres figures debout.

Dans le temple le pignon seul est gothique ainsi qu'une petite tour qui s'élève à gauche de ce pignon.

Les autres prières n'ont pour tout ornement qu'une majuscule ornementée.

La première page des prières auxquelles se rapportent les miniatures que je viens de décrire, est entourée d'un encadrement analogue à ceux qui entourent les miniatures.

Sous le rapport de l'écriture et des ornements, notre précieux manuscrit me semble appartenir à la deuxième moitié du xv^e siècle.

Souvent le talent du copiste l'emporte, à cette époque, sur celui de l'enlumineur; dans le nôtre on rencontre un accord assez parfait entre les deux talents. Les compositions des miniatures sont passablement ordonnées; il y a plus de perspective linéaire et aérienne, que dans les monuments de même genre d'une époque antérieure. La belle fusion des teintes, l'or d'un brillant éclat, dont les ornements sont rehaussés, trahit la même époque.

Si nous faisons abstraction des caractères artistiques, relatifs à l'exécution, pour ne considérer que la composition même, nos miniatures donnent lieu aux observations suivantes :

1^o Dans les monuments d'architecture, la gothicité a perdu sa pureté; les tours rondes crénelées rappellent l'architecture mauresque;

2^o On remarque dans l'intérieur des lieux sacrés que, tandis que les formes perdaient leur pureté, des pensées mondaines s'introduisirent pour prendre la place des sentiments religieux. Le luxe

des ornements, appliqué par anachronisme aux lieux comme aux personnes, nous fait voir que l'influence du temporel minait par degrés le spirituel. L'homme avec ses idées mondaines se montre là où Dieu seul devait briller ; il ne s'oubliait pas en face du créateur ; au fond même du sanctuaire, il n'était souvent préoccupé que de son orgueil. Quel contraste se révèle dans ces scènes, où la sainte Vierge apparaît dans le somptueux costume des châtelaines du moyen âge ?

Je conclus de tout ce qui précède, que le livre précieux que nous venons d'examiner, appartient à la seconde moitié, même à la fin du xv^e siècle. Le nom d'un des premiers possesseurs, Fr. Jean Menof, de Soissons, le caractère des lettres et de l'ornementation font supposer qu'il appartient à l'école française ; les vestiges d'écriture visigothique, les traces d'architecture mauresque, permettent peut-être de l'attribuer au midi de la France.

Il est moins facile de dire pour qui il a été composé ; je suppose que c'est pour une dame de haut parage de ces contrées.

D'après les notes inscrites dans le calendrier, il était la propriété de sœur Anne Cossin, professe en 1590, et plus tard de Fr. Jean Menof, de Soissons, *Guardiañus metensis* 1584, et *Cōfess.* en 1605.

Avant de devenir la propriété de M^{me} Pondrom, il avait appartenu à M. Oberst, de son vivant juge de paix à Rémich, dont le nom se trouve inscrit à la première page.

IV

Le manuscrit original des « Gesta pontificum tungrensium, trajectensium et leodiensium » de GILLES D'ORVAL (ÆGIDIUS LEODIENSIS).

Notice historico-bibliographique suivie de la biographie de l'auteur.

M. l'abbé Lacave, professeur-bibliothécaire au séminaire de Luxembourg, a eu la bienveillance de me communiquer, dans l'intérêt de mes études sur la diplomatie du moyen âge, un manuscrit sur parchemin, appartenant à la bibliothèque confiée à ses soins. J'ouvris avec une avidité toute naturelle ce respectable souvenir des temps passés ; mais, quelle ne fut ma surprise, lorsqu'en examinant les caractères paléographiques du volume, je reconnus un chef-d'œuvre de calligraphie du XIII^e siècle ! Le contenu me dénonça bientôt un manuscrit du célèbre Gilles d'Orval, dont aujourd'hui encore les chroniques sont consultées comme une source historique de la plus haute importance.

La valeur de ce trésor augmentera, sans doute, en importance,

si, comme je l'espère, je parviens à prouver que l'exemplaire en question est l'original de cet ouvrage, ou tout au moins celui qui a été fait par les soins de l'auteur lui-même, et que Chapeauville avait découvert dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Hubert, lorsqu'il publia, en 1615, les « *Gesta pontificum leodiensium* », dans lesquels les chroniques de Gilles d'Orval occupent une place importante.

Les arguments que j'invoque à l'appui de mon fait étant en partie extrinsèques, en partie intrinsèques, je commencerai par donner la description du volume, pour prouver que, d'après tous les caractères paléographiques, il remonte au *xiii^e* siècle; dans la deuxième partie, je prendrai pour point de comparaison l'édition de Chapeauville, publiée à Liège, en trois volumes in-4^o.

I. Description du volume.

La chronique de Gilles d'Orval s'étend jusqu'en 1251. Le manuscrit n'est donc pas antérieur à cette époque; mais probablement plus ou moins contemporain, par conséquent, de la deuxième moitié du *xiii^e* siècle.

C'est un volume in-4^o, sur vélin, rayé à la mine de plomb, écrit à deux colonnes, haut de 25 centimètres sur 18 de large, et comprenant 249 feuillets non numérotés.

Il est écrit en lettres noires, minuscules ludoviciennes, à formes anguleuses, portant le caractère de la gothicité qui distingue surtout les manuscrits du *xiii^e* siècle. Les lettres du texte sont de grandeur moyenne, parfaitement tracées et pouvant, sous ce rapport, passer pour un chef-d'œuvre de la susdite époque, bien qu'on reconnaisse facilement que l'ouvrage tout entier n'est pas écrit de la même main. Les notes marginales sont écrites en très-petits caractères. J'émettrai ci-dessous mes conjectures quant aux auteurs de ces écritures.

Le volume est divisé en trois parties. Chaque livre est précédé d'un en-tête en lettres rouges, ludoviciennes-gothiques, comme le reste du livre.

Au premier feuillet, nous lisons en lettres rouges : « *Incipit prologus ad sanctum Annonem coloniensem archiepiscopum in gestis pontificum tungrensium, trajectensium et leodiensium.* »

Au-dessous, deux médaillons historiés : celui de gauche renferme

la lettre D en couleur bleue rehaussée d'or, dans laquelle se trouve, sur un fond rouge, un calligraphe occupé dans le *scriptorium* ; celui de droite représente, sous un dais, un évêque, debout, portant la crosse et tenant un livre dans la main droite. Entre les deux médaillons, se trouvent en lettres d'or et en ligne perpendiculaire, les lettres *o m i n o* pour compléter la dédicace *Domino*.

Le texte continue sans alinéa. Les chapitres commencent par des majuscules ornementées de couleur rouge ou bleue. A la fin du prologue on voit en lettres rouges : *finit prefatio incipiunt capitula prime partis*. Au-dessous, en lettres noires, les mots : *Liber sancte Marie aureæ vallis cijst. ord. treven. dioc. qui eum abstulerit anathema*.

Cette inscription, inscrite de la même main, est d'une importance que je ferai valoir plus tard.

Après la table des chapitres, au nombre de soixante, vient l'inscription en lettres rouges : *incipiunt gesta pontificum tungrensium, trajectensium et leodiensium ad sanctum Annonem primo descripta sed postea hic aliqua addita sunt*.

Ce premier livre comprend 42 feuillets. A la fin du dernier, nous lisons en lettres rouges : *finit liber primus gestorum pontificum, etc.*

Au recto du folio 43, il y a, en lettres rouges : *Incipiunt capitula secunde partis*. La table des chapitres contient 112 numéros et tout le livre 92 feuillets.

Le troisième livre commence par ces mots inscrits en rouge : *Explicit liber secundus. Incipit prologus libri tertii de gestis pontificum leodiensium*. Ce livre comprend 105 chapitres et occupe 125 feuillets.

Dans les deux premiers livres il y a un très-grand nombre de notes marginales, quelques feuillets intercalés, écrits en très-petits caractères de la même époque que le texte. Ces ajoutés sont plus rares dans le troisième livre.

On peut facilement remarquer que le manuscrit n'est pas entièrement écrit de la même main. Toutes les écritures appartiennent à la même époque, c'est-à-dire au XIII^e siècle ; mais elles semblent se distinguer par un caractère de nationalité qui leur est propre. C'est ainsi, par exemple, qu'un grand nombre de feuillets laissent voir

dans les lignes supérieures ces prolongements démesurés, que l'on peut considérer comme un restant de l'écriture visigothique usitée en Espagne et au midi de la France.

Dans tout le courant du volume, les abréviations sont très-nombreuses et rendent parfois la lecture quelque peu difficile. Voici quelques exemples :

Sub ip̄o enī tēpē = sub ipso enim tempore.

Ipiꝛ q̄ Xpm dñm deū negat = ipsius qui Christum Dominum Deum negat.

De clico leodien. q horas bē M° devote decātabat = de clerico Leodiensi qui horas beatæ Mariæ devote decantabat.

Quant à la ponctuation, elle est peu régulière. On remarque le point simple et les deux points (:) dont le supérieur est accompagné d'un trait montant, ressemblant à une virgule renversée.

Un accent aigu assez long se trouve généralement sur les lettres i et double i ; l'y porte le point simple ý.

Le même accent aigu, à la fin d'une ligne, sert à indiquer que le mot ne s'achève que dans la ligne qui suit.

II. Arguments intrinsèques littéraires et historiques.

En examinant le contenu des trois livres qui constituent ce précieux volume, nous trouvons, dans le premier, les actes des évêques de Tongres, de Maestricht, de Liège depuis Materne jusqu'à saint Remacle, vingt-septième évêque, par Harigère, abbé de Lobbes, qui florissait en 990 (1). Dans le deuxième, les vies des évêques de Maestricht et de Liège, depuis saint Thiedart jusqu'à l'évêque Wason, le 52^e dans la série, par le père Anselme, chanoine et écolâtre de Liège vers 1150 (2); dans le 3^e livre, Gilles d'Orval continue la série depuis Théoduin jusqu'à Henri de Gueldre, 1251.

Bien que les trois livres aient des auteurs différents, ils forment un ensemble, quant au sujet et quant à la forme, puisque Gilles d'Orval, l'auteur exclusif de la 3^e partie, a considérablement augmenté les deux premiers. Ce qui résulte de la préface de l'édition prémen-

(1) Dewez, *Hist. du pays de Liège*, t. II, p. 535.

(2) *Ibid.*

tionnée de Chapeauville et surtout du prologue de la 3^e partie de notre manuscrit.

« Imitati studium venerabilium patrum Harigeri, lobbensis abbatis et Anselmi, viri religiosi, qui successive, unus post alium usque ad sua tempora partes superiores fideliter et breviter descripserunt et quia multa relatu digna, nescio qua de causa, omiserunt, auxilio Dei adjuti, qui facit multos loqui, juxta illud evangelium : « non enim vos estis qui loquimini, sed spiritus patris vestri, » non temeritatis præsumptione, sed dono pietatis et gratie, imo ne mores et gesta tantorum principum ob negligentiam scriptorum cum sonitu traderent in oblivionem, ea quæ a supra dictis patribus omissa erunt, de eisdem pontificibus per diversa volumina colligentes, *priori et secundo libello, loco competenti annotare curavimus.* »

Chapeauville, dans son édition précitée, a consulté plusieurs manuscrits et surtout celui que nous venons de décrire. Pour le prouver j'ai consciencieusement comparé les deux ouvrages et vérifié, le manuscrit en main, les annotations de Chapeauville, relatives aux variantes du texte et aux ajoutés marginales qui l'accompagnent.

Voici quelques-unes des principales annotations dont j'ai fait la vérification. Je ferai préalablement observer que, bien que les numéros des chapitres ne correspondent pas, tout le contenu du manuscrit a été transcrit dans l'édition de Chapeauville.

Livre I, chap. 1, annot. 1. *Gesta pontificum*, codex aureæ vallis hunc titulum hoc pacto exprimit : incipiunt gesta pontificum tungrensium, trajectensium et leodiensium ad sanctum Annonem primo descripta, sed postea hic aliqua addita sunt.

I, 2. *Universa in numero, mensura et pondere constituens*. Vulgata editio legit : omnia in mensura numero et pondere disponens.

I, 11. *Migravit ad Christum*. Codex aureæ vallis in marginali annotatione, anno, inquit, domini 75.

I, 17. *Sepultusque est in urbe tungrensi*. Annotatio marginalis codicis aureæ vallis habet : hujus festum agi potest 12 calend. octobris.

I, 18. *Celebratur festivitas B. Candidi*. De hoc sic Ægidius in annotatione : hic post obitum B. Servatii, domino sibi revelante, relicta patria peregre fertur venisse ad tumulum S. Servatii, et illi ecclesie per multos annos, sede vacante, nocte ac die devote deser-

visse usque ad obitum suum, in tempore D. Agricolai episcopi.

I, 21. *Filime rex Gothorum*. Sic legit codex aureæ vallis, nisi quod in textu postea videatur addita littera *r* supra *e*, hoc pacto Filime^r. Codex alnensis legit Filime sine *r*; codex sancti Martini Felimeth.

I, 52. *Post hos vicesimus trajectensi ecclesiæ præsedet*. In codice aureæ vallis reperies tres marginales annotationes quas hic subiiciemus. Ces trois annotations se trouvent littéralement dans notre manuscrit.

I, 41. Additio Ægidii : et in parochia tungrensi verbum vitæ populis prædicans, etc.

I, 54. Reperio in codice aureæ vallis duas annotationes auctoris marginales sub his verbis : Imperatoris Constantis, etc.

Livre II, 52. *Adrianus Papa*. Codex aureæ vallis primum legit Anastasius, postmodum ab auctore, ut omnino puto, correctus fuit, et loco Anastasii supra scriptus Hadrianus, et bene.

C'est là la meilleure preuve en faveur de notre assertion. En effet, si notre manuscrit n'était pas celui que Chapeauville a consulté, s'il n'en était qu'une copie, il est plus que probable que le copiste n'aurait pas copié la faute commise dans l'original, et il se serait borné à insérer Hadrianus, en suivant la correction de l'auteur.

Je pourrais continuer mes citations, mais je pense avoir suffisamment démontré que Chapeauville a eu en mains le manuscrit qui fait l'objet de cette notice, lorsqu'il a fait sa publication.

Les mêmes annotations se continuent dans le 3^e livre, mais en nombre moins considérable.

Chapeauville cite encore une circonstance qui vient corroborer nos preuves. Il dit dans la préface : « quod dum facimus, incidimus in codicem perantiquum pergameneum, cooperturæ perelegantis, literis initialibus auro exornatis, gesta pontificum tungrensium, trajectensium et leodiensium continentem, in cujus initio verba hæc ascripta erant : « liber sanctæ Mariæ aureæ vallis cystertiensis ordinis, trevirensis diocesis qui cum abstulerit anathema sit. » Aucune des circonstances rappelées dans ce passage, ne fait défaut dans notre manuscrit.

Il nous reste à établir les arguments qui nous font croire que le manuscrit est bien celui que l'auteur a fait faire lui-même, que par conséquent c'est le manuscrit original.

Chapeauville raconte dans la préface de son ouvrage, qu'étant occupé à faire la collection des historiens liégeois, il désespérait de se procurer un exemplaire complet de cette chronique ; il s'était adressé en vain au R. P. Bonnay, à cette époque prieur à Orval, lorsque se trouvant, en 1599, à Saint-Hubert pour présider à l'élection d'un abbé, il apprit qu'autrefois, dans les moments difficiles et notamment lors des incursions des pillards français, l'abbaye d'Orval avait l'habitude d'envoyer les objets les plus précieux à Saint-Hubert, et qu'il pouvait arriver que les écrits qu'il recherchait se trouvassent dans la bibliothèque de ce monastère.

Il se mit aussitôt à visiter ce riche dépôt où l'on voyait, dit-il, un grand nombre de manuscrits. Il finit par découvrir un volume en parchemin, d'une belle écriture, dont les lettres majuscules étaient en or, et contenaient l'histoire des évêques de Tongres, de Maestricht et de Liège.

Chapeauville n'hésita pas à croire que ce manuscrit était l'original autographe même de Gilles d'Orval, ou du moins qu'il a été exécuté sous sa direction par les calligraphes de l'abbaye. Cette dernière supposition me paraît admissible par les motifs allégués ci-dessus. Laissons du reste le savant éditeur lui-même s'exprimer à ce sujet :

« Quæ omnia, dit-il, simul inspecta et considerata, mihi suspicionem iniecere illud ipsum exemplar autographum esse Ægidii, eoque nomine tanto in pretio ab ipsa Aurea valle habitum. Suspicionem auxit quod in illius lectione offendimus passim multas graves et doctas marginales annotationes, quas pervetustus illarum scriptor interjectis signis monet in textu reponendas ; quin et deprehendimus in eodem exemplari, ubi Ægidius post Anselmum proseguitur gesta pontificum leodiensium, adjecta 27 capita, quæ in aliis nullis codicibus, quos saltem huc usque videre licuit, reperiuntur ; eaque suis locis ita ordine disposita, ea characteris vetustate et manus uniformitate descripta, ut non ab alio quam ab ipso Ægidio, vel ejus amanuensi adscita fuisse facile credas. Quocirca, nec miraberis, amice lector, si collata ad exemplaria tua, hac nostra editione, plura in ea quam in tuis, nonnulla etiam forte immutata reperias, cum vel hinc facile appareat Ægidium, virum in historia ecclesiæ leodiensis compilanda diligentissimum, codices suos, quoad vixit magis atque magis adornasse. »

Les interprètes ne sont pas d'accord sur l'auteur des notes marginales, dont parle Chapeauville dans ce passage. On pourrait admettre avec lui que Gilles d'Orval a écrit ou fait écrire les annotations des deux premiers livres, qui sont l'œuvre d'autres auteurs, de Harigère et d'Anselme, dont il n'a fait qu'augmenter et corriger le texte. Quant à celles du 5^e livre, qui est son propre travail, j'adhère de préférence à l'opinion qu'énonce M. Lavalleye, dans son édition de l'Histoire du Limbourg par Ernst, t. II, appendice, p. 44 et d'après laquelle Mauritius, chanoine régulier à Neumoustier à Huy, à qui Gilles d'Orval dédia, en 1251, son Histoire des Évêques de Liège, aurait été prié de corriger ce livre et de communiquer à l'auteur les observations dont le travail lui paraîtrait susceptible (1).

« Je croirais, dit M. Lavalleye, que Mauritius est l'auteur des annotations, qui se trouvent en marge de l'exemplaire de l'ouvrage de Gilles d'Orval, aux chap. 1, 16, 25, 29, 55 et 139. On ne doutera pas, si l'on se donne la peine de la lire, que celle faite sur le chap. 16, ne soit sortie de la plume d'un chanoine régulier de Neumoustier, ou plutôt de celle de Mauritius même. » Après la lecture d'un ouvrage de Vitry, évêque d'Accon, et de quelques autres, y est-il dit, nous avons délibéré en commun, l'abbé Hermann et le chapitre, de transférer solennellement le corps de Pierre l'Ermite du lieu de sa sépulture dans la grotte de Neumoustier. Cela s'est fait du temps de Robert, évêque de Liège, par les soins de Mauritius, chanoine de la même église, le 16 octobre 1242. »

Il ne me reste qu'à parler de trois notes, de dates postérieures à en juger par l'écriture, qui se trouvent sur le 1^{er} feuillet du manuscrit :

- 1^o Hujus libri author est *Ægidius Aureæ Vallis*, religiosus professus ut patet ex prologo libri tertii ;
- 2^o *Bibliothecæ Aureæ Vallis* ;
- 3^o *Gesta episcoporum leodiensium* authore *Ægidio Nonætio Aureæ Vallis*.

Si *Nonætius* indique, comme je le suppose, le nom de notre historiographe, cette note est d'une haute importance. Je reviendrai sur

(1) Prologue du III^e livre de Chapeauville (*Ægidius aureæ vallis*).

l'examen de ce nom dans la notice biographique, qui fait suite à ce travail.

Je ne puis quitter ce précieux manuscrit sans faire l'historique de sa provenance et sans donner sur la vie de son auteur, qui, par un long séjour à l'abbaye d'Orval, est devenu notre compatriote, tous les détails que je suis parvenu à recueillir.

Historique du manuscrit.

D'après ce qui précède, nous pouvons admettre que le manuscrit de Gilles d'Orval a été écrit par les calligraphes d'Orval et terminé vers 1251, sous la direction de l'auteur lui-même ; qu'il a fait partie de la bibliothèque de cette abbaye, jusqu'à ce que plus tard les moines d'Orval, pour le soustraire au pillage des Français, transportèrent à Saint-Hubert ce que l'abbaye avait de plus précieux, et que notre manuscrit était de ce nombre. Nous le trouvons en effet mentionné dans un catalogue de la bibliothèque de Saint-Hubert, donné à la société archéologique du grand-duché par M. Warlomont, inspecteur des domaines à Tournai, et nous savons que c'est là que Chapeauville l'a découvert, lorsqu'en 1599, il présida à l'élection d'un abbé de ce lieu.

J'ignore ce que le manuscrit est devenu dans la suite. « Il est certain, dit M. Jeantin (Chron. d'Orval, 2^e édit., p. 284), que ce manuscrit a été vu entre les mains de l'abbé G. Seignitz, pendant que la communauté d'Orval habitait (1795-1796) dans le refuge de Luxembourg. L'abbé était alors détenteur de ce qu'il y avait de plus précieux dans les archives et dans la bibliothèque. » Je n'ai nulle part pu trouver que le manuscrit soit jamais rentré dans la bibliothèque de l'abbaye d'Orval ; mais, ce que je puis assurer, c'est que, lors de l'érection du séminaire de Luxembourg, ce fut Monseigneur Laurent, évêque de Chersonèse, alors vicaire apostolique du grand-duché de Luxembourg, qui en fit don à la bibliothèque du nouvel établissement.

Importance historique du manuscrit de Gilles d'Orval, prouvée par le grand nombre de copies qui ont été faites des différentes parties qui le composent.

Il n'entrait pas dans mon plan de faire le panégyrique des trois célèbres historiographes dont nous voyons les œuvres réunies dans le recueil de Chapeauville. Je me bornerai à citer les différentes copies totales ou partielles que j'ai appris à connaître et qui témoignent plus ou moins du haut intérêt qu'elles ont inspiré.

Pertz, *Monumenta Germaniæ historica*, vol. IX, fait mention des manuscrits suivants :

a) Codex guelferbytanus membr. sec. XI, fol. min. qui fol. 49-63 Harigeri et Anselmi libros continet.

b) Codex parisinus suppl. lat. 812 membr. 4^o sec. XII.

c) Codex hagensis membr. sec. XII ex bibliotheca Gerard.

d) Codex alnensis, membr. quem ab abbate monasterii alnensis nactus est Chapeauville.

e) Codex S^{ti} Martini leodiensis ecclesiæ collegiatæ membr. pervetustus.

Cet exemplaire avait été communiqué à Chapeauville par Daniel Raymundus, chanoine de l'église collégiale de Saint-Martin à Liège. « Exemplar, dit Chapeauville, ex pervetusto membraneo ecclesiæ collegiatæ S^{ti} Martini leodiensis codice desumptum, per omnia codici alnensi simile, salvo quod Notgeri nomen praefert. »

f) Codex conventus cruciferorum leodiensis qui, Chapeauvillo teste, Ægidii conformem habet textum absque Ægidii additamentis. Codex est chartaceus sec. XVI inscriptus : liber fratrum S. crucis in Leodio ; communiqué à Chapeauville par Dominique Hermann de Woestenraed ; prieur dudit couvent.

g) Codex Aureæ Vallis. Harigeri et Anselmi *textum recisum et ab Ægidio interpolatum* exhibet hic codex, quem Chapeauvillo Ægidii autographum esse conjecit. Hoc igitur codice, ex monasterio S^{ti} Huberti in Arduenna petito, quasi fundamento *haud felici consilio*, in sua editione usus est.

Cette critique de Chapeauville faite par Koepke (*Mon. Germ. hist.*, t. IX) repose, me semble-t-il, surtout sur la circonstance que

Gilles dans son 2^e livre n'a transcrit qu'un résumé (breviarium) de la chronique d'Anselme, tandis que Koepke lui-même, dans l'ouvrage précité, n'a fait que transcrire l'ouvrage complet d'Anselme sans y ajouter les annotations d'Ægidius. Quoi qu'il en soit, Chapeauville, dit M. le baron de Gerlache (Hist. de Liège, 2^e édition p. xiv) est un critique éclairé ; il juge les livres qu'il publie et n'accueille pas indistinctement tous les manuscrits qui lui tombent sous la main, par cela seul qu'ils sont inédits.

h) Codex conventus capucinatorum leodiensium quem verbotenus præcedenti correspondere affirmat Chapeauville.

i) Codex membraneus quem viro nobili debuit Theodoro de Groesbeeck, textum Harigeri et Anselmi mutilatum et ab Ægidio interpolatum exhibet una cum Johannis Hocsemii, canonici et scholastici leodiensis, continuatione, qui anno 1534 scribendi initium fecit et 1548 calamum deposuit.

k) Codex tungrensis quem a Guillelmo Herkenroede canonicorum tungrensiensium priore accepit Chapeauville in quo Ægidii et Hocsemii continuationibus suam ad annum 1589 usque adjecit Radulphus de Rivo, tungrensis ecclesiæ decanus.

l) Codex hamburgensis Hist. Germ. fol. 51 bis sec. XIV, XV, XVI Johannis de Stabulao qui eundem Ægidianum Harigeri et Anselmi textum recepisse conjiciendus est.

Ces cinq derniers manuscrits seuls nous donnent le texte de Gilles d'Orval, tandis que les six premiers ne se rapportent qu'aux chroniques d'Harigère et d'Anselme qui font l'objet des deux premiers livres de Chapeauville.

Pertz (Archiv. der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde t. VIII, Hannover, 1843, p. 532), fait mention d'un autre manuscrit qui se trouve à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles. « 9842 ch. fol. compendiosa chronica seu catalogus epp. tungrensiensium trajectensium et leodiensium gesta pontificum, etc., conscripserunt Harigerus, Anselmus, Egidius, Johannes presbyter, Johannes Stabulanus monachus leodiensis. »

Éditions imprimées.

Nous trouvons d'abord, dans Miræus, un fragment de Gilles d'Orval : « Vita et martyrium S. Alberti, card. et episc. leodiensis. »

Dans le recueil des historiens de France on trouve le récit de la conquête de Bouillon, faite en 1141 sur Renaud, premier duc de Bar, par les Liégeois aidés de Henri l'Aveugle, comte de Luxembourg.

Chapeauville fut le premier qui publia en 1613, le recueil de Gilles d'Orval dans son ensemble, 3 vol. in-4°, Leodii, 1613. Il existe, dit-on, une seconde édition de cette publication qui date de 1618.

Dans les temps modernes, Koepke (Rodolphe) qui, comme je l'ai rappelé ci-dessus, a fait la critique de Chapeauville, a publié dans Pertz, Mon. Germ. hist., les gestes des évêques de Tongres, de Maestricht et de Liège par Harigère et Anselme, sans faire mention des annotations de Gilles, insérées dans Chapeauville ou ajoutées en marge.

Je terminerai par dire que, dans tous les ouvrages qui traitent de l'histoire de Liège, nous trouvons Chapeauville et par conséquent Gilles d'Orval, cités parmi les sources historiques les plus importantes.

Renseignements biographiques sur Gilles d'Orval.

Gilles d'Orval (*Ægidius Aureæ Vallis*) est un des rares savants de l'ordre cistercien qui aient mérité, comme auteur, l'honneur d'être conservé dans le souvenir de la postérité (1).

Il porte le nom d'Orval (*Aureæ Vallis*), parce qu'il a passé une grande partie de sa vie dans l'abbaye de ce nom.

M. La Garde (2) le dit né en Famenne vers la fin du XII^e siècle.

La plupart des autres historiens qui font mention de lui, le disent originaire de Liège, ce qui me paraît le plus vraisemblable. Je ne citerai parmi ces historiens que quelques noms : Valerius Andreas (3); Chapeauville (4); Moreri (5); dom Calmet (6); Quetif et Echard (7); Dictionnaire universel et classique d'histoire et de géographie, par

(1) « Der Cistercienser Orden hat überhaupt verhältnissmässig nicht viele Gelehrte nachzuweisen. » Marx, Geschichte des Erzstifts Trier, Bd. III, p. 577.

(2) Les Luxembourgeois célèbres.

(3) *Clarorum Leodiensium vitæ et scripta.*

(4) Chapeauville, *Vita auctoris ex ejus scriptis.*

(5) Grand dict. hist. Paris, 1699, t. III, p. 30.

(6) Bibliothèque lorraine.

(7) *Scriptores ordinis prædicatorum.* Paris, 1719.

un corps de professeurs ; le baron de Gerlache (1) ; Dewez (2) ; Marx (3) et autres.

La préface même, *epistola dedicatoria*, du 3^e livre des « *Gesta pontificum leodiensium* » publiés par Chapeauville, semble le mieux attester cette origine liégeoise.

Gilles est né vers la fin du xii^e siècle ; comme historien, il florissait entre 1230 et 1254 (4).

Aucun auteur n'a précisé l'année de sa naissance, ni fait connaître la famille liégeoise qui lui a donné le jour. Si nous pouvons ajouter quelque foi à la note inscrite au 1^{er} feuillet de notre manuscrit, note reproduite ci-dessus, son nom était *Ægidius Nonætius* (Nonet ou Nonèce). Malgré l'activité des recherches qu'a bien voulu faire, sur ma demande, M. Ulysse Capitaine, le savant secrétaire de l'Institut archéologique liégeois, aux archives du pays de Liège et dans les travaux publiés sur l'histoire de ce pays, je ne suis pas parvenu à découvrir aucune famille portant ce nom.

Gilles entra jeune encore à l'abbaye d'Orval où il vécut dans une haute réputation de piété et de science (5). Il s'y appliqua à la littérature sacrée, avait assez d'éloquence (6) et se voua surtout à l'étude de l'histoire du pays de Liège, qui a été son berceau.

Pour rédiger ses travaux historiques dont le seul que nous connaissons sont les *Gesta pontificum leodiensium*, publiés par Chapeauville, il alla visiter les bibliothèques de Saint-Hubert, de Stavelot, de Malmédy, de Lobbes, de Gembloux, de Saint-Laurent et de Saint-Jacques à Liège (7).

Il fut dans ce travail le continuateur des chroniques de Harigère et d'Anselme. Je n'insisterai pas davantage sur la valeur historique de ce livre, et m'en réfère, à ce sujet, à ce que j'ai dit ci-dessus, à propos de la composition même du manuscrit.

(1) *Hist. de Liège*, 2^e édition.

(2) Dewez, *Hist. de Liège*, t. II, p. 394.

(3) *Geschichte des Erzstifts Trier*.

(4) *Ibid.*

(5) Fauchère, receveur pensionné des contributions à Villers-devant-Orval.

(6) Chapeauville, t. II.

(7) Chapeauville, *Notice biographique sur Gilles d'Orval*.

Quetif et Echard (1) citent sept sermons d'un « Ægidius de Legio, forte de Leodio, gallice de Liège. » L'auteur de ces sermons est-il le même que celui qui nous occupe? Quetif se serait-il trompé en plaçant Gilles parmi ses « *scriptores ordinis prædicatorum*? »

Cette citation me rappelle le passage de Chapeauville, dans lequel il dit : « *is (Ægidius) sacris litteris eruditus et pro ratione ævi sui non eloquens.* »

Voici les sermons cités par Quetif et Echard dans l'ouvrage prémentionné :

a) *Ad sanctum Gervatium, in festo apostolorum Simonis et Judæ, post prandium.*

b) *Dominica I adventus, ad Magdelenam, post prandium.*

c) *In Epiphania, ad Beguinias, in mane.*

d) *Dominica II post Epiph., ad sanctum Nicolaum de Campis.*

e) *In festo sancti Vincentii, ad Beguinias, in mane.*

f) *Dominica in passione, post prandium.*

g) *Dominica prima post Pascha, ad sanctum Gervatium.*

Ce ne furent pas les seules productions de ce genre attribuées à ce prédicateur. « *Quæ in argumentum sint, dit Quetif, aliorum plurimum ab eo relictorum.* »

Ce qui semble surtout prouver que Gilles d'Orval peut à juste titre être compté parmi les notabilités littéraires de son époque, ce sont les rapports d'intimité qui ont existé entre lui et Mauritius, le savant chanoine du monastère de Neufmoustier près de Huy, auquel il dédia son travail, et qui, d'après Ernst et Villenfagne, a été l'auteur de la 3^e partie de la chronique d'Albéric de Troisfontaines (2).

Gilles mourut à Orval, dans un âge avancé, vers 1257 (3). Il y avait déployé son activité sous les abbés Jean de la Ferté (mort en 1245) et Henri de Bouillon (mort en 1259).

Outre les autres souvenirs qu'il a laissés dans l'abbaye à laquelle il avait voué la plus grande partie de sa vie, il y a à Orval, dit M. Faucheur, une prairie qui porte son nom : *la pré de dom Gilles*.

Elle se trouve à l'entrée de la colline, qui d'Orval conduit à

(1) *Scriptores ordinis prædicatorum*. Paris, 1719, t. I, p. 266.

(2) Lavalleye, édit. de l'Histoire du Limbourg, par Ernst, t. II.

(3) Marc. Lagarde, les Hommes illustres du Luxembourg.

Willière, petit village du canton de Carignan. Gilles a-t-il dirigé les travaux de défrichement de cette prairie ? y a-t-il travaillé comme faisaient les cénobites de ce temps-là ?

Je regrette beaucoup de ne pas avoir pu jeter plus de lumière sur une existence dont certes le souvenir est, sous plus d'un rapport, digne d'être transmis à la postérité ; je ne puis déposer la plume sans exprimer le vif désir de voir approfondir par d'autres, plus habiles et plus heureux que moi, un sujet que je n'ai pu qu'effleurer.

Toutefois, je reste convaincu que Gilles d'Orval est une de ces rares apparitions intellectuelles, qui nous prouvent, comme le dit très-bien M. Marcellin Lagarde, dans son ouvrage précité, que nous voyons s'échapper des monastères les seules lueurs qui éclairent les commencements de notre histoire.

V

Bible latine (vieux et nouveau Testament), manuscrite, XIII^e siècle, provenant d'ORVAL, aujourd'hui à la bibliothèque du séminaire de Luxembourg.

Dans un volume gros in-4°, sur parchemin, haut de 0^m,30 sur 0^m,20 de large, comprenant 421 feuillets non numérotés, se trouvent réunis le vieux et le nouveau Testament avec les préfaces de saint Jérôme. Le vieux Testament comprend 314, le nouveau 107 feuillets.

Ce volume est de même provenance que le manuscrit original de Gilles d'Orval. Il porte sur le 1^{er} feuillet les mots : bibliothecæ Aureæ Vallis; il a été donné au séminaire par monseigneur l'évêque Laurent, avec le manuscrit de Gilles, et nous fait voir les mêmes caractères paléographiques que celui-ci. Il paraît être de la même époque, comme la description le fera voir, et avoir été écrit par les calligraphes d'Orval; on croit même parfois reconnaître, si non la même main, du moins l'écriture d'artistes formés à la même école.

Du commencement à la fin, le texte est écrit sur deux colonnes,

sur des lignes très-rapprochées, tracées au stylet ; ces lignes sont bornées à la largeur, de manière à laisser une large marge ; chaque page, à double colonne, se compose de 48 à 49 lignes.

Le tout écrit en minuscules ludoviciennes, très-petits caractères, présentant les formes anguleuses du XIII^e siècle. Le texte est écrit en encre noire, les en-têtes en encre rouge.

Chaque nouveau livre commence par une capitale ornementée. Je parlerai ci-après de ces ornements. Il n'y a d'alinéa qu'au commencement d'un nouveau chapitre, qui commence par une majuscule ornementée, de couleur rouge ou bleue.

Les abréviations sont très-nombreuses ; sur 48 demi-lignes d'une page, j'en ai remarqué 129, le *maximum* était 6 par demi-ligne. Ce sont généralement les abréviations usitées au XIII^e siècle.

La ponctuation est peu régulière : le point remplit les fonctions de notre point, de virgule et de point et virgule ; les deux points (!) dont le point supérieur est surmonté d'un petit trait ascendant ; le signe d'exclamation, formé d'un point surmonté d'un petit signe ayant la forme d'un 5 (⁵).

La voyelle y est régulièrement surmontée d'un point, ý.

Le double ii surmonté de deux accents aigus : obiit.

J simple surmonté également de cet accent, surtout quand il a la valeur de consonne, par exemple, *judicabit*. Comme simple voyelle, i porte plus rarement ce signe. Exemples : *civitate*, *cedrisius*, *suís*, *mittas*.

Le même signe sur d'autres voyelles, telles que a et o, surtout à la fin du mot et quand ces voyelles sont doubles : *hebrón*, *abóth*, *Aáron*, *Isaác*, *Abrahám*.

A la fin de la ligne, un trait oblique de droite à gauche indique que le mot ne s'achève que dans la ligne qui suit.

Composition du texte.

L'en-tête du 1^{er} feuillet porte, en lettres rouges, minuscules capétiennes : *Eplã dñi iheronimi ad paulinũ pbum de omnibus divine scripture libris.*

Au 5^e feuillet : *incipit p̄facio sc̄i Iheronimi p̄br̄i in Pentateuceum.*

Au verso du 5^e feuillet : *incipiunt capitula.*

Au 4^e feuillet : *incip liber q^e genesis d̄i.*

Le commencement de la Genèse a la majuscule I ornementée et historiée. Les mots *In principio creavit Deus* sont écrits en initiales capitaines, alternativement rouges et bleues.

Le nouveau Testament commence au 315^e feuillet par ces mots écrits en encre rouge : *Incipit plogus iiii evangelior.*

Ornementation.

Quant aux ornements, elles consistent en une capitale historiée, c'est la lettre I au commencement de la Genèse. Elle est formée par une bande longitudinale, d'égale largeur, occupant au delà de la moitié de la page. Cette bande se divise en 4 médaillons de forme ovale, entourés de filets d'or qui s'entrelacent et se terminent au sommet et à la base.

Ces médaillons représentent :

1. Une figure assise, à tête auréolée, représentant Jésus-Christ, qui lève la main droite. C'est le symbole du nouveau Testament.

Superposé à l'ancien qui suit, le premier a réalisé les promesses, dont l'autre n'a fait que recevoir le dépôt.

2-4. Les 3 médaillons qui suivent sont l'emblème de l'ancien Testament et représentent la chute de l'homme, savoir : au 2^e médaillon, la création d'Ève; au 3^e, Adam et Ève succombant à la tentation; au 4^e, Adam et Ève chassés du Paradis.

Des deux côtés supérieurs de chacun de ces médaillons il y a des animaux symboliques : au n^o 1, deux pigeons, comme symboles de la douceur et de la patience du Sauveur; au n^o 2, deux lions, symbolisant la puissance divine; au n^o 3, deux êtres fantastiques, représentant le vice, et au n^o 4, deux lions, symbole de la puissance divine qui a la force de punir le mal.

Cet usage de faire se dérouler dans les capitales historiées des traits de l'histoire de l'ancien Testament, date du commencement du XII^e, mais se développe dans le courant du XIII^e siècle.

Le dessin et le coloris de cette seule capitale historiée laissent beaucoup à désirer; l'or seulement est appliqué avec art et présente un relief qui s'est parfaitement conservé.

Les autres capitales ornementées offrent moins d'intérêt; nous y remarquons parfois l'or artistement appliqué sur des arabesques en couleur, ordinairement bleue ou rouge. Dans quelques-uns on

reconnait encore les mailles entrelacées, les chaînettes tressées, qui caractérisent les siècles antérieurs ; dans d'autres, des têtes de lion, des serpents, servant de centre aux ornements ou de jambages aux lettres, représentent les vestiges non équivoques de l'époque romano-byzantine ; mais la plupart, surtout les lettres I, L, P, S, nous font voir les formes roides et anguleuses, ces formes monstrueuses, ces baboues qui s'étalaient peu gracieusement sur les marges des manuscrits du XIII^e siècle.

Les majuscules au commencement des chapitres ou des alinéas sont de ces lettres rouges ou bleues avec extensions postiches, comme disent les bénédictins, nez monstrueux, barbes, cheveux bouclés, présentant des échappements en interminables volutes et en longues antennes.

